

PER

R-382

CON

REVUE DOMINICAINE



- Abbé Pascal POTVIN Vieille dette...
- R. P. D. M. CLARK, O. P. Un saint-savant du XIII^e siècle.
- Dom J. BOUTRY, O. S. B. Bulletin de littérature spirituelle
antique.
- Jean DESGRANGES Léonard de Vinci.
- LE SENS DES FAITS. — Un soir à Laval, par le R. P. LAMARCHE. —
L'Académie St-Thomas d'Aquin: 4^{ème} Session, par le R. P. GAUDRAULT.
— Dans l'Ordre: Un apôtre de la vérité, par les RR. PP. LAROSE et
BISSENETTE.
- L'ESPRIT DES LIVRES. — Cappello: *Tractatus canonico-moralis de Sa-
cramentis* (R. C.) Rumilly: *La Vérendrye, Découvreur Canadien* (T.
C.) Lippert: *L'Eglise du Christ* (T. C.) Potvin: *Pour l'amour du
grec* (A. S. P.) De Fels: *Vauban* (B. D.) Thamiry: *Les vertus théo-
logales* (B. V.) Catesson: *Entretiens évangéliques* (L.-M. T.) Duplessy:
Cours de religion (V. D.) Honoré: *Elle... et Toi, jeune homme* —
Ménard: *Catéchisme de la vie religieuse* — Autres publications.

REDACTION ET ADMINISTRATION
5375, Avenue N.-D. de Grâce, Montréal.

Revue Dominicaine

Publiée mensuellement

Directeur: R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.

Conseil de Rédaction: RR. PP. CESLAS
FOREST, BENOÎT MAILLOUX, RAYMOND
VOYER, THOMAS-MARIE LAMARCHE, AL-
BERT SAINT-PIERRE, O. P.

ABONNEMENTS (payables d'avance).

Au Canada: \$2.00 — A l'étranger: \$2.25

Avec le *Rosaire*: 25 sous en plus par an.

La Revue Dominicaine publie des articles touchant les Ecritures, la théologie, l'apologétique ou le droit canon, et même des études de philosophie, d'art, de littérature, de sociologie ou d'histoire, pourvu que la religion ou la morale y soit concernée.

La Revue Dominicaine n'a pas de spécialité proprement dite dans le domaine religieux, mais elle accorde une attention particulière aux questions d'apologétique et aux problèmes de société, envisagés surtout au point de vue canadien.

La Revue Dominicaine publie des recensions et diverses chroniques, en s'attachant moins au récit des faits et à l'analyse des ouvrages qu'à leur signification d'ensemble.

La Revue Dominicaine ne sera pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

Prière d'adresser les communications littéraires: manuscrits, volumes, etc., au R. P. M.-A. Lamarche, O. P., 5375, Avenue Notre-Dame de Grâce, Montréal; et les communications administratives: abonnements, annonces, etc., à l'Oeuvre de Presse Dominicaine (même adresse.)

L. P. MORIN & FILS Enrg.

ENTREPRENEURS-MENUISIERS

MANUFACTURIERS DE

PORTES, CHASSIS, JALOUSIES, MOULURES, DECOUPAGES, ETC., ETC.

Spécialité:

Bancs d'Eglises, de Sacristies et d'Ecoles

Tout ouvrage fait promptement. Satisfaction garantie.

Coin des rues

St-Joseph et St-Antoine

St-Hyacinthe, P. Q.

LA CORDONNERIE J. A. LEMAY

REPARATIONS GENERALES

PRIX RAISONNABLES — SATISFACTION GARANTIE

212, RUE CASCADES

SAINT-HYACINTHE

Tél. 525

E. A. GENDRON

PEINTRE — DECORATEUR

Peintures, Huiles, Vernis — Tapisseries, Electricité, Vitres

244, RUE CASCADES,

SAINT-HYACINTHE

Téléphone 500

LOUIS BOURGEOIS Limitée

FERRONNERIE EN GROS ET DETAIL

104-110, St-Antoine — 67-61, St-Simon, — Saint-Hyacinthe

F. DAOUST, gérant

Téléphone 59-w

LA COMPAGNIE D'EAU MINERALE

Propriétaire du célèbre PHILUDOR

148, RUE CONCORDE

SAINT-HYACINTHE

Téléphone: CRescent 2734.

M. J-ALBERT LARUE

ARCHITECTE

A. A. P. Q.

5711 RUE DUROCHER

MONTREAL

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Lisez «La Survivance»

L'organe officiel de l'Association canadienne-française de l'Alberta

Cet hebdomadaire canadien-français est le plus éloigné de la province-mère. Si vous voulez être renseigné sur l'oeuvre de survivance nationale et religieuse à laquelle s'emploient les Franco-Albertains, abonnez-vous à leur porte-parole.

Prix de l'abonnement: \$2.00 par année

LA SURVIVANCE, 9664, avenue Jasper, Edmonton, Alta.

Téléphone Bell 310

Carrosse No 2

JOSEPH BERTRAND

COCHER

Entrepreneur de Pompes funèbres

30, RUE LAFRAMBOISE, — SAINT-HYACINTHE

Ecuries de louage, carrosses simples et doubles pour mariages, baptêmes.
Automobile. EXPRESS

Pharmacie L. P. GAUCHER

Bachelier en Pharmacie

GROS et DETAIL

223, RUE CASCADES, — SAINT-HYACINTHE

Téléphone 86

Tél. Bureau: 95

ERNEST J. CHARTIER

Commerçant de

BOIS et CHARBON

123, RUE GIROUARD — SAINT-HYACINTHE

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

UN MOYEN D'AIDER NOS MISSIONS
S'ABONNER OU ABONNER UN AMI

A

LE ROSAIRE

REVUE MENSUELLE

Prix:	Canada,	par la poste		.35
	—	par zélatrice		.25
	Etats-Unis,	par la poste		.50
	—	par zélatrice		.40

ET VOUS AIDEREZ NOS MISSIONS
EN LES FAISANT CONNAITRE ET AIMER

Tél. Résidence 244-w. (Le soir) Résidence 244-J. Bureau : 88

Maison établie en 1879

A. BLONDIN Limitée

"INSUL-BOARD" — BOIS DE CONSTRUCTION

FOURNISSEURS EN GROS

Plomberie, Chauffage et Matériel de Construction, Peinture et Vernis

115, rue Cascades, — — Saint-Hyacinthe

Tél. Bell 271

LAFRANCE & SYLVESTRE

Négociants et Importateurs d'Épicerie en gros

120, rue Saint-Antoine, — Saint-Hyacinthe

HENRI RAYMOND & CIE

ASSURANCE-FEU

Représentant les meilleures compagnies non tarifées

Tél. 259 — Saint-Hyacinthe, Qué.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

AVEZ-VOUS PREVU

Que le Destin (même sans fatalité extraordinaire) peut, en vous enlevant soudain à l'affection des vôtres, les priver de leur soutien moral et matériel, compromettre leur avenir ou même les plonger dans le dénuement complet?

Qu'un capital supplémentaire — ou peut-être même le seul qui vous restera — à toucher inéluctablement à l'époque choisie, à l'heure de la retraite ou au début de votre vieillesse, est une agréable perspective?

Que les entreprises humaines dans lesquelles vous êtes intéressé sont faillibles, et qu'une mesure de prévoyance basée sur des certitudes mathématiques doit de toute manière retenir votre attention, quelle que soit votre situation actuelle?

Que l'éducation de vos enfants, l'avenir que vous entrevoyez pour eux, ainsi que pour votre femme et tous les vôtres, reposent, à l'heure actuelle, uniquement sur cette base si fragile qu'est votre propre existence?

Si vous l'avez prévu, qu'attendez-vous donc pour vous assurer dans

LA SOCIÉTÉ DES ARTISANS CANADIENS-FRANÇAIS

La plus forte Société française en Amérique

Qui vous libérera de tous soucis, sans charge excessive?

La Société des Artisans Canadiens-Français

Société mutuelle astreinte aux mêmes obligations légales de sécurité que les Compagnies commerciales.

VIE, ACCIDENT, MALADIE, INVALIDITE, RENTES VIAGERES.

Tous les bénéfices réalisés, au lieu d'être distribués à des actionnaires, vont directement aux assurés eux mêmes.

850 succursales et bureaux de perception au Canada et aux Etats-Unis.

Siège social: MONTREAL.

Réserve accumulée: plus de \$18,500,000.00 Bénéfices payés, depuis la fondation \$18,500,000.00. Dividendes payés aux sociétaires durant l'année 1932: \$89,164.86

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Vieille dette...

Le christianisme vient; il trouve des aspirations, il trouve une langue. Il se sert de l'une, il satisfait les autres.

(R. P. Allo, Le scandale de Jésus, 269)

Déjà, il y a très longtemps, le vieux Caton s'insurgeait contre l'influence grecque dans la vie et l'éducation romaines. Et à soixante-dix ans, il dut se mettre à apprendre le grec. Dès cette époque, en effet (ô naïveté), c'était une obligation d'homme intelligent de ne pas ignorer cette littérature et cette civilisation qui comptaient pour beaucoup dans l'histoire de l'humanité.

Ce motif, sans doute, peut bien n'avoir pas même force obligatoire chez nous qui sommes trop « civilisés » pour mettre un peu de désintéressement dans notre formation intellectuelle. Mais nous avons une autre raison de savoir quelque chose du grec. (Je parle moins de la *langue* grecque que du *fait* grec). Nous aurons beau faire, nous ne pourrions oublier que nous avons, envers le grec, une dette imprescriptible *en tant que chrétiens*.

Je voudrais souligner ce point de vue: sans être une cause essentielle du christianisme, comme le veulent les historiens rationalistes, malgré même l'opposition radicale entre les deux, l'influence grecque fut une des causes secondes les plus efficaces dont Dieu voulut se servir pour la diffusion de la foi nouvelle. Rappelons simplement ce qu'a fait la civilisation grecque pour préparer l'esprit chrétien et la langue chrétienne.

I. — ESPRIT GREC ET ESPRIT CHRÉTIEN

Le christianisme, s'il a été un prodige inouï dans son apparition et sa diffusion, n'a pas éclaté comme une bombe. Dieu a voulu le préparer, et de longue main. Pour opérer ce miracle de rénovation complète dans le monde antique, il s'est servi de ce que ce dernier présentait encore de bon. Ceci n'enlève rien à la puissance qu'il fallait pour cela. Le christianisme n'est pas l'héritier direct et total du paganisme grec. Cette simplification absurde du fait chrétien n'est plus de mode, même chez les incrédules. ⁽¹⁾ Il reste tout de même que Dieu a préparé les esprits à recevoir la nouvelle religion. Et cette préparation est le fait surtout de la civilisation grecque. L'esprit chrétien et l'esprit grec ont trop de points de contact pour que nous oublions l'un en profitant de l'autre.

D'abord, l'esprit grec c'était l'esprit humain préparé à recevoir les idées nouvelles. La religion du Christ devait être une pénétration, une transformation de l'intelligence par la foi ou des vérités très abstraites. Dieu n'a jamais voulu, pas plus pour cette époque que pour notre temps, que la foi chrétienne fût la foi du charbonnier. Dans l'intention divine, les vérités apportées au monde par le Christ devaient être acceptées par la raison, après discussion des motifs extérieurs de croire. Et pour cela, Dieu a permis que la dialectique grecque, la subtilité d'esprit se répandît presque partout où devait pénétrer le christianisme. Il chargea les armées d'Alexandre, puis la littérature alexandrine, d'aller porter ces habitudes de penser dans tout le bassin de la Méditerranée.

Car il y eut hellénisation intellectuelle comme hellénisation économique et politique. La « métaphysique naturel-

(1) Cf. Père Pinard de la Boulaye, Carême de 1932, IIe Conférence; E. B. Allo, *Le scandale de Jésus*, 1927 (Grasset), chap. I; A. J. Festugière, *L'idéal religieux des grecs et l'Evangile*, passim.

le », l'habitude d'aller aux idées par-delà les faits matériels, fut une marchandise d'exportation très demandée. Les modes de discuter, de chercher la vérité avec passion, de « spéculer » sans perdre contact avec la réalité, voilà ce que demandait la foi nouvelle et voilà ce que la Grèce avait donné aux peuples hellénisés.

Sans doute, cet idéalisme menait alors à des erreurs, à de monstrueuses erreurs. Dans cette recherche de la vérité, la philosophie alexandrine et la religion hellénistique firent fausse route; mais il y avait là un appel inconscient vers l'Évangile, un « de profundis » pathétique du fond de l'erreur, un désir de réponse aux interrogations religieuses posées par l'esprit humain hellénisé. Le Christ apporterait une réponse que ces esprits n'attendaient pas et voudraient difficilement accepter, parce que trop lâches devant la réforme intérieure nécessaire. Du moins étaient-ils préparés à se dégager des solutions religieuses trop matérielles. Encore une fois, Dieu n'avait pas besoin de l'idéalisme grec pour fonder le christianisme, mais il a voulu s'en servir comme d'un instrument très puissant pour la diffusion de la foi nouvelle.

L'esprit grec avait influencé le monde antique en un autre sens encore. Il l'avait *humanisé*, c'est-à-dire, il l'avait pénétré de cosmopolitisme intellectuel. Désormais se répand dans tout le bassin de la Méditerranée, le désir de briser les cadres des égoïsmes nationaux. C'était parmi les philosophes une sorte d'« internationale » de l'esprit. Le sage faisait profession d'être citoyen de l'univers. N'était-ce pas une préparation à l'idée de catholicité? Supposons le christianisme apparaissant cinq siècles plus tôt. N'aurait-il pas fallu un miracle « plus violent » pour faire pénétrer dans le monde païen l'idée si nouvelle de la fraternité universelle? Le mot de saint Paul: « Il n'y a plus ni Grec, ni Barbare etc., » aurait fait alors un immense scandale. Dieu n'en cause pas pour le seul plaisir d'étonner le monde. Il

a pris l'humanisme et en a fait le catholicisme.

Enfin, la civilisation grecque avait créé chez tous les peuples civilisés une atmosphère intellectuelle favorable à des idées nouvelles et plus élevées. Par les arts, par la littérature et surtout par la philosophie, le peuple était de plus en plus convié à la vie de l'esprit. Il était admis dans le temple des idées. Ou plutôt, la philosophie, si aristocratique jusque-là, se popularisait. Tous les humains avaient maintenant le droit de penser, de discuter. On allait ainsi à l'abîme. Mais si la voie était fausse, on avait du moins pris l'habitude de chercher la vérité, même dans les classes les plus méprisées. Le Christ leur montrerait le vrai but et la voie droite. Lui enseignerait comment on appelle le peuple à la vérité. Son « *misereor super turbam* » serait tout divin et ne devrait rien aux philosophes. Mais il donnerait une réponse aux esprits des pauvres et des humbles déjà invités au temple du vrai, sans y avoir trouvé ce qu'ils y cherchaient. Même les mystères païens, même les monstrueuses erreurs des religions hermétiques pouvaient servir entre les mains de Dieu, par les désirs plus élevés qu'ils ont fait naître dans l'âme humaine. Tout le divin de la Rédemption revenait à la grâce toute-puissante de Dieu, mais la préparation humaine devait beaucoup à l'esprit grec.

Idéalisme, humanisme, atmosphère intellectuelle, c'est peu comme matière au prodige inouï de la christianisation du monde entier. Pourtant Dieu n'a pas dédaigné de s'en servir, et nous ne pouvons renier cette dette à la civilisation grecque. Les apôtres nous en donnèrent l'exemple. Saint Paul offre un modèle de l'attitude du chrétien primitif en face de l'hellénisme.

Le grec représentait le paganisme, c'était entendu. Mais le ferment puissant de l'Evangile purifierait cette masse avant de la soulever. On n'aurait pas du moins à commencer par l'élever aux choses spirituelles : l'esprit humain

soupçonnait qu'elles existaient. Voilà ce que saint Paul savait par sa propre éducation, qui fut hellénique comme pour la plupart des jeunes fils de familles aisées ⁽¹⁾.

Saint Paul savait aussi que la philosophie grecque enseignait des doctrines lamentablement erronées. Mais elle avait des méthodes, des modes de spéculation dont il se fit une arme puissante pour la combattre. Et nous connaissons moins Saul de Tarse si nous ne connaissons pas l'histoire de l'esprit grec. Modes d'expression d'idées abstraites, tendance et facilité à les populariser sans les abaisser, saint Paul doit bien un peu cela à sa formation grecque. Il s'en servit merveilleusement, avec la grâce de Dieu, pour prêcher l'Evangile.

Voici un autre exemple: saint Jean. Il n'étudia pas la philosophie grecque, c'est prouvé. Toutefois, après cinquante ans et plus dans un des centres de l'hellénisme, il ne pouvait pas ne pas connaître la pensée grecque. En fait, écrivant son évangile pour des Grecs habitués aux abstractions, il leur livra le christianisme dans son dogme le plus haut et le plus abstrait, i. e., l'Incarnation du Fils de Dieu. Le génie grec l'aida à donner au christianisme la spéculation théologique.

Et dans la suite, quand les disputes théologiques commencèrent, les Pères apostoliques durent beaucoup au grec d'être préparés à la lutte. Tous ces Pères du 2^e et du 3^e siècle, apologistes ou théologiens, furent formés dans les écoles grecques. Les méthodes de dialectique de l'hellénisme furent ainsi mises au service de la Vérité. Elles avaient fait faillite dans la défense des erreurs; elles s'ennoblieraient en défendant le christianisme. Il suffirait ici de relire la biographie de tous les champions de l'orthodoxie: Polycarpe, Ignace d'Ephèse, Théophile, etc., pour montrer la

(1) Cf. Allo, op. cit. chap. IX, p. 228.

grande utilité d'une formation grecque à cette époque. A l'ignorer, c'est un chapitre important de l'histoire de l'Eglise que nous nous fermons volontairement.

Ceci ne vaut pas seulement pour les Eglises orientales. En Occident, le christianisme s'est intégré ce qu'il y avait de bon dans le génie romain. Mais rappelons-nous les deux éléments qui le composaient: d'une part, l'élément original, le sens pratique, la tendance utilitaire, parfois grossièrement matérielle; et d'autre part, l'élément idéaliste, dû à l'influence profonde et indiscutable de la civilisation grecque. Or, justement, pour pénétrer l'esprit romain et le transformer, le christianisme s'est servi de l'élément idéaliste. Là encore, l'esprit chrétien doit beaucoup à l'influence, au moins indirecte du grec.

Puis, quand arriva le plein développement du christianisme, ce fut l'efflorescence des grands docteurs de l'Eglise. Athanase, Cyrille, Basile, les deux Grégoire, Chrysostome sont encore les grands témoins de la Tradition auxquels il faut recourir. Ils continuent à défendre l'orthodoxie, de nos jours, contre les erreurs modernes, comme ils firent contre les hérésies d'autrefois. Trouvera-t-on hommes plus pénétrés du génie grec que ceux-là? Pendant ces cinq ou six premiers siècles, pour être chrétien, on n'était jamais mieux préparé que lorsqu'on était grec. « Etre grec, disait-on, c'est savoir converser avec les hommes. A ce titre, plusieurs grands saints de cette époque donnent une heureuse idée de ce que devenait l'idéal chrétien. On peut citer, en particulier, les Cappadociens et saint Chrisostome... Ces quatre saints sont fort dignes d'être étudiés par ceux qui veulent connaître le christianisme antique... Le discours de saint Basile aux jeunes gens sur l'utilité de la littérature grecque profane, est à cet égard, très significatif... » ⁽¹⁾

Un autre fait est clair: les grands centres chrétiens

(1) Ch. Christus, manuel d'histoire des religions, p. 1073 ss.

d'alors furent les grands centres de l'hellénisme; Anthioche, Alexandrie, Constantinople. Les traits extérieurs du christianisme sont ceux de l'hellénisme. La catholicité connaît un double idéal, celui de l'homme cultivé qui joint à la formation classique grecque, la piété chrétienne. L'idéal chrétien est en somme l'hellénisme christianisé. ⁽²⁾

Et même les Pères de l'église d'Occident doivent quelque chose à l'influence grecque. Irénée, Jérôme, Ambroise se sont pénétrés de la littérature grecque, païenne ou chrétienne, comme d'un moyen très utile pour propager la Vérité.

Nous pourrions continuer cette démonstration et faire voir l'influence occulte du grec se prolongeant pendant nos dix-neuf siècles de christianisme, d'abord par l'intermédiaire de l'influence latine, puis par le recours constant aux œuvres grecques pour la défense de nos dogmes. Comme chrétiens, nous ne saurions nier nos ascendances grecques, directes ou indirectes.

N'est-ce pas assez pour nous intéresser un peu, sinon à la langue grecque elle-même, du moins à cette civilisation qui contribua plus que toute autre à préparer la pénétration du christianisme dans l'âme humaine et son expansion dans le temps et dans l'espace?

L'idéal grec différait totalement de l'idéal chrétien, c'est entendu. Mais les Grecs avaient montré au monde à se chercher un idéal. Ils étaient incapables de trouver le seul idéal vraiment digne de l'homme; c'était œuvre exclusive de Dieu de les élever jusque-là. Il reste quand même que l'esprit grec avait préparé l'esprit chrétien. C'est tout ce que ces lignes veulent souligner.

LANGUE GRECQUE ET LANGUE CHRÉTIENNE

Mais ce n'est pas tout. Nous devons plus que cette

⁽²⁾ Ibid. p. 1075.

préparation à l'esprit chrétien. La langue chrétienne, même moderne, doit beaucoup à la langue grecque. Il devait y avoir une langue chrétienne, c'est de toute évidence. L'expression des choses spirituelles? A la période hellénistique, Dieu pouvait la créer de toutes pièces, ou même donner à tous ses apôtres ce don des langues qui les eût mis à même de communiquer avec tous les peuples. En fait, la Providence a voulu simplement transformer une langue déjà existante et en faire la langue chrétienne: le grec fut choisi.

Humainement parlant, le grec était le plus préparé à ce rôle. N'était-il pas déjà un instrument complet pour l'expression des choses spirituelles? A la période hellénistique surtout depuis les conquêtes d'Alexandre, la langue grecque s'était assimilée les qualités des autres idiomes méditerranéens. Elle servait désormais d'intermédiaire entre la plupart des peuples. Elle était devenue une grande force de propagande pour les idées. Les philosophes d'Athènes ou de Rome, d'Alexandrie ou de Constantinople lui faisaient depuis longtemps, exprimer et populariser leurs spéculations. Nous pouvons, par ailleurs, imaginer les difficultés d'une prédication chrétienne avec les autres langues encore terre-à-terre ou trop concrètes. Avec la langue grecque le monde antique avait appris à remuer des idées sans perdre contact avec la réalité. C'était, en somme, le mode chrétien d'exprimer la vie: dire les choses d'ici-bas sans oublier les choses de l'au-delà.

Aussi la langue grecque fut-elle dès les premières années la langue de l'évangélisation chrétienne. Trois des Evangiles, presque toutes les épîtres de saint Paul, tous les traités catéchistiques ou exégétiques, les commentaires des Ecritures, les lettres aux Eglises, les œuvres d'apologie, sont écrits en grec, pendant les deux premiers siècles. A Rome même, en Italie, en Gaule, le grec reste la langue de la prédication, de la liturgie, jusqu'à Constantin.

Ceci s'explique en très grande partie par la facilité relative d'adapter le vocabulaire grec à l'expression des idées chrétiennes. Les mots nécessaires existaient. Il suffisait de les dire et de les entendre en chrétien. Par exemple, pour expliquer la Trinité, on se servait du vocabulaire de Platon, en lui donnant le sens dévoilé par la révélation. Pour l'enseignement de l'Eucharistie, on utilisait les notions aristotéliciennes de matière et de forme, de substance et d'accident.

Cette pénétration du vocabulaire grec dans la langue chrétienne est plus étendue qu'on ne le pense. En fait, les mots principaux de notre langue chrétienne, sont presque toujours d'origine grecque.

L'Eglise, c'est l'*ecclesia*, l'assemblée grecque.

L'apôtre, c'est l'*apostolos*, l'envoyé de Dieu.

L'évêque, c'est l'*épiscopo*, le surveillant, la sentinelle de la foi.

Le Christos, c'est l'Oint, le Consacré.

Le Verbe, c'est le *Logos* grec, la Parole, le produit éternel et coessentiel de l'Intelligence divine.

Tous autant de mots remplis désormais de sens chrétien. On n'a eu la peine que de grandir, d'élever, de christianiser ce qu'ils signifiaient déjà.

Il faudrait aussi faire une étude de la langue latine chrétienne (qui diffère beaucoup du latin classique) et montrer qu'on l'a christianisée surtout en y introduisant un très grand nombre de mots ou d'expressions grecs, parfois simplement transcrits. En résumé, toute notre traduction latine des écritures, la vieille version de la vulgate, n'est bien intelligible que si l'on sait le grec, ou du moins si l'on a quelque chose de l'esprit grec. De même, on pourrait souligner les mots essentiels de la théologie catholique et leur

trouver une origine aussi grecque que latine. Rappelons seulement que saint Thomas d'Aquin (le modèle de tous les théologiens) n'a pas christianisé les seules idées d'Aristote, mais lui a emprunté les principaux termes de la philosophie catholique. Mais ceci tournerait à une classe de philologie.

* * *

J'ai voulu dans ces quelques pages simplement suggérer une raison chrétienne de connaître un peu le grec, ou au moins de n'en pas vouloir à ceux qui désirent encore l'étudier.

Faut-il ajouter autre chose? Voici. Cherchez les raisons de ceux qui font la lutte aux études gréco-latines, surtout depuis un siècle. Les uns ont voulu nous fermer les sources où puiser des preuves historiques à l'appui de notre foi. Ils sont rares, mais ils existent. Les autres ont vu, avec raison dans les études classiques gréco-latines l'humanisme chrétien. Ils se sont pris d'une rage de primaires contre cette culture qui a contribué à former des générations de chrétiens. Si donc nous cédon's à leurs arguments utilitaires contre nos études telles qu'elles sont organisées, nous faisons le jeu des antichrétiens. Ceci n'est pas une fantaisie. Mgr Freppel avait déjà fait cette remarque. ⁽¹⁾ Plus particulièrement, la formation chrétienne a été grecque pour une bonne partie pendant 1900 ans; c'est un fait que nous ne rayerons pas d'un trait de plume. Héritiers directs de ces 19 siècles de christianisme, pourrions-nous du jour au lendemain remplacer l'influence hellénique par une autre qu'il faudrait christianiser à son tour? Ce serait, semble-t-il, une imprudence, en même temps qu'une ingratitude, de rejeter une influence comme celle du grec, qui a ses preuves 19 fois séculaires.

Pascal POTVIN, ptre.

Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

Octobre, 1933

⁽¹⁾ Jean Guiraud, Vie de Mgr Freppel, p. 101.

Un saint-savant du XIII^e siècle

Les saints, comme les hommes illustres, ont leur renommée. Les saints, cependant, ont ceci de particulier que, quoiqu'ils appartiennent, par leur naissance, au pays où ils ont vu le jour et au siècle pendant lequel ils ont vécu, ils sont, de par leur rayonnement moral et intellectuel, de tous les pays et de tous les siècles. Ils participent, pour ainsi dire, à l'universalité de l'Eglise catholique qui les place sur les autels et qui nous les donne comme patrons à imiter. Trop souvent notre imagination se borne à nous les représenter dans la gloire, tout auréolés de clarté céleste et de lumineuse beauté. Nos yeux s'arrêtent à contempler seulement ce nimbe de lumière qui les entoure, sans que cette lumière parvienne jusqu'à nos cœurs pour les réchauffer et les diriger dans le sillage lumineux que leur vie, toute humaine, a tracé sur terre. Et pourtant, combien leur physionomie est attrayante et toujours évocatrice d'idéal et de beauté!

Sa Sainteté Pie XI, le 16 décembre 1931, par un acte extraordinaire de sa suprême autorité apostolique, a élevé le Bienheureux Albert le Grand au rang des Saints et des Docteurs de l'Eglise universelle et l'a déclaré, en même temps, Patron de la Paix et des Savants. Par cet acte solennel et très rare dans l'histoire de la canonisation des saints, S. S. Pie XI imposait à notre admiration une nouvelle physionomie de saint, aux contours harmonieux et aux traits révélateurs de grandeur et de noblesse.

Pour le simple profane qui, d'habitude, fréquente une toute autre société, c'est toujours une révélation que de pé-

nétrer dans l'intime de la vie des saints qui furent, comme nous, humains et terrestres.

* * *

C'est à Lauingen, intéressante cité de la Souabe bavaroise, dans le diocèse d'Augsbourg, que naquit, vers 1206, notre saint. Ses parents, des nobles, habitaient le château de Bollstodet. Tout jeune, il quitta sa patrie pour se fixer à Padoue, afin d'y étudier les belles-lettres, la médecine et les sciences naturelles. Là, il apprit à connaître et à aimer l'Ordre naissant des Frères Prêcheurs. Ce bel adolescent, à la figure si expressive, d'une taille petite, mais d'une grâce extrême, avide de connaissances, sensible aux nobles charmes de la vie, sentit, un jour, la touche discrète de la grâce divine. Gagné par l'éloquence prenante de ce « charmeur d'hommes » qu'était le Bx Jourdain de Saxe, 2e Maître-Général de l'Ordre dominicain, il lui donna son nom et prit l'habit des « blancs chevaliers de la Vierge », qui se dévouaient à la conquête des âmes, par la lumière des sciences mises au service de la foi. Plongé dans une atmosphère de mâle austérité, l'âme du jeune adolescent s'épanouit en beauté dans l'étude des sciences divines et humaines. C'est là, dans le silence de sa cellule monastique que le jeune frère Albert découvrit les secrets de la théologie, cette science de Dieu; c'est là aussi qu'il a pénétré les pensées des auteurs profanes, pour y trouver ce qu'ils ont pu porter d'éternel et de vrai. Tour à tour professeur à Fribourg, à Hildesheim, à Ratisbonne, à Paris, nous le rencontrons, toujours méditant, toujours étudiant, toujours priant. Mais, un jour, on l'arracha à sa chaire d'enseignement pour le mettre à la tête de la Province dominicaine d'Allemagne. Son culte pour l'observance régulière, son amour de la perfection, sa prudence dans les affaires l'avaient conduit à ce haut poste. Là ne s'arrêta pas son activité extérieure. Il fut chargé par les Souverains Pontifes de délicates missions diplomatiques et religieuses. En Livonie, en Prusse, en Bo-

hême comme à Anagni, toujours et partout, sa doctrine et sa sainteté, sa prudence et son adresse dans les questions politiques et ecclésiastiques l'ont fait remarquer comme un homme supérieur, enrichi des plus nobles vertus. Elu évêque de Ratisbonne, il n'en garda pas moins, au cœur, un grand amour pour la pauvreté, qu'il pratiquait avec zèle, sachant si bien qu'elle est le meilleur moyen de restaurer la discipline religieuse et de réformer les mœurs. Après avoir accompli d'autres missions, il revint prendre place parmi ses frères, les Prêcheurs, dans le couvent de Cologne, voulant se préparer, dans la paix du cloître, au grand jour où il franchirait, plein de mérites, le seuil des demeures éternelles. Il mourut en 1280, âgé de 74 ans.

Tels sont les principaux traits de la vie de celui que S. S. Pie XI élevait l'an dernier au rang des Saints et des Docteurs.

* * *

Par le même acte qui faisait d'Albert le Grand un saint et un Docteur, S. S. Pie XI le déclarait Patron de la Paix et des Savants. Et pourquoi cela? C'est que ce double patronage répond à un besoin tout particulier de notre temps. Jamais nous n'avons vécu dans un atmosphère aussi troublé, et à une époque où, par contre, la science ne compte plus ses conquêtes.

Ce n'est pas faire une constatation nouvelle que de dire: notre époque est ardemment éprise de paix. Toutes les nations la souhaitent vivement. La voix des peuples, c'est la voix des individus, qui sentent au plus profond de leur être cet attrait irrésistible vers ce bien du cœur. La moindre évocation de ce bien éveille en nos âmes ce je ne sais quoi d'inexprimable, une émotion profonde, un sentiment intime qu'il nous manque quelque chose. Et alors, nous cherchons un peu partout à acquérir ce bien inestimable. Les collectivités sont comme les individus, elles cher-

chent, elles aussi, les meilleures voies, les meilleurs moyens pour l'obtenir. Mais hélas! comme elles ont grand'peine à s'entendre sur ce choix. Et pourquoi cela? C'est qu'elles négligent les seuls fondements d'une véritable paix: *la justice* et *la charité*. Ces deux mots, et surtout ce qu'ils contiennent de valeurs directives et de forces morales, n'ont plus d'emprise sur l'esprit des dirigeants. On aime mieux se fier aux faux principes de certaines fausses doctrines, on aime mieux échafauder de nouvelles utopies, que de revenir aux sains principes de l'Evangile, qui ne sont, en somme, que l'harmonisation de ces deux mots: *Justice, charité*; oui, on aime mieux se fier à ces utopies que de revenir aux enseignements que nous donne la vie des saints, tel qu'un Saint Albert le Grand.

Saint Albert ne fut pas étranger aux conflits politiques et économiques qui existaient de son temps. Au contraire, il fut maintes fois appelé à régler ces différends. Il collabora avec autant d'énergie que de succès à ramener la paix entre les Etats et les Princes, entre les collectivités et les individus. Si nous nous demandons pourquoi on avait recours à ce moine, qui partageait sa vie entre des études accomplies dans le silence de sa cellule monastique et le chœur, où la psalmodie le replongeait dans la contemplation des principes éternels, c'est « qu'il possédait à un haut degré, comme le dit S. S. Pie XI, le don de la conciliation grâce à l'autorité que lui valait sa renommée doctrinale » — sa science de la justice — « et sa réputation de sainteté » — son amour de la charité.

Tourner les yeux vers Saint Albert le Grand, arbitre des conflits, apôtre de la paix, telle est l'invite que nous fait la voix autorisée du Souverain Pontife en nous donnant Saint Albert comme Patron de la Paix.

* * *

Saint Albert le Grand est aussi Patron des Savants.

« La science elle-même, nous dit S. S. Pie XI, est la meilleure des voies qui conduisent à une paix stable, quand elle se soumet aussi bien à la droite raison qu'à la foi surnaturelle. Et cette sujétion paraît absolument nécessaire à la noblesse, à la solidité, à la vérité de la science ».

La science est destinée à nous conduire à la paix, si nous n'oublions pas cette nécessaire sujétion à la droite raison et à la foi surnaturelle. Sans cette sujétion, c'est au matérialisme qu'elle nous conduit, et non à cette « tranquillité de l'ordre » qu'est la paix, fondée sur la justice et la charité. Un peu de science éblouit. Cet éblouissement, beaucoup de contemporains en ont été les victimes. Ils ont considéré la science comme une fée dont la baguette magique ramènerait une sorte d'âge d'or et accomplirait des prodiges. Vraiment elle a réalisé des merveilles, elle a amélioré nos conditions extérieures de vie. C'est beaucoup, mais est-ce suffisant pour s'arroger le pouvoir dominatif sur nous qui sommes composés d'un corps et d'une âme? Au seuil de notre âme libre, son pouvoir expire. Il est un produit qu'elle n'a jamais pu fabriquer: *le bonheur*. C'est pourquoi l'homme qui espère de la science sans Dieu la délivrance de ses inquiétudes, le baume à ses douleurs, la distraction de son inexorable ennui, demeurera toujours l'être faible, souffrant, qui frémit au moindre souffle, et « comme une harpe éolienne, rend des sons tristes dans la nuit ». Il croira dans une mort sans espérance et sans lendemain. C'est « cette science, abandonnant Dieu, « le maître de toute science », confiante dans ses seules forces, qui entraîne la ruine des mœurs et d'innombrables maux sur le terrain économique; de là viennent, chez presque tous les peuples, en même temps que la corruption, des souffrances aiguës ».

Si aujourd'hui, S. S. Pie XI nous propose Saint Albert le Grand comme Patron des Savants, c'est qu'il a vu la nécessité de donner aux savants un patron à imiter, un archétype sur lequel modeler leurs activités et leurs recherches.

Saint Albert n'a ignoré aucune science. Il a porté la lumière de son génie sur les sciences les plus diverses. Il a disserté, et avec combien de clarté, sur l'astronomie, la cosmographie, la météorologie, la climatologie, la physique, la mécanique, la chimie, la minéralogie, la zoologie et la botanique. Ajoutons à cette énumération d'autres travaux sur l'architecture, la navigation, le tissage et l'agriculture. Mais dans tout cela, il a su faire une coordination. Il n'a pas méconnu la hiérarchie des valeurs, comme trop de nos observateurs modernes, et c'est pourquoi, « dans une progression admirable, il passe des créatures inanimées aux animées, des animées aux spirituelles, des spirituelles à Dieu ». Sa vie toute en Dieu et son activité scientifique sont un démenti formel aux préjugés, propagés encore de nos jours par les athées, que « la discipline chrétienne et la recherche de la perfection chrétienne énervent ou brisent le génie personnel, la vigueur de la volonté, l'activité politique, la noblesse de l'esprit humain ». Faux préjugé, n'est-ce pas? La discipline chrétienne n'a jamais énervé le génie; tout au contraire, elle lui donne du nerf, elle le développe, elle l'ennoblit. La grâce ne détruit pas la nature, mais la perfectionne. Nous en avons un exemple frappant en Saint Albert. En lui, se sont fondues, en une splendide union, les lumières des sciences humaines et les clartés des sciences divines. Elles se sont unies pour le nimber d'un halo resplendissant qui fait de lui l'astre le plus radieux dans la constellation des saints-savants.

* * *

Apôtre de la Paix, Patron des Savants, ce double titre sied à merveille à la personnalité si riche de Saint Albert le Grand — ce saint-savant du XIII^e siècle.

Amant passionné de la justice et de la charité, il les a fait régner dans tous les milieux où son influence s'est exercée. Il fut vraiment un apôtre de la paix.

Amant non moins passionné de la vérité sous toutes ses formes, il s'est plu à montrer, par sa vie, l'harmonie qui peut exister entre les sciences positives et la philosophie, et toutes deux avec la foi surnaturelle. Il est vraiment le patron des savants.

Pacificateur et savant, tels sont les deux mots que nous devons retenir et qui doivent nous inciter à pénétrer encore plus avant dans l'intimité de cette vie, faite de paix et de lumière, et dont nous pouvons résumer tous les enseignements par cette formule brève, mais compréhensive: *le dévouement à l'Eglise et aux âmes par la science et par la paix.*

Père Dominique-M. CLARK, O. P.

Québec, novembre 1933.

Bulletin de littérature spirituelle antique.

L'ÂGE DES PÈRES

« *Faire connaître les Pères* », si c'est une tâche profitable, c'est aussi une œuvre complexe. Le sujet a des proportions très vastes, il nous reporte loin et, croirait-on, presque dans un autre monde. La manière de l'aborder, on nous l'a dite ici naguère; mais il importe de savoir où cela pourra nous mener.

C'est pour avoir les indispensables précisions que réclame toute enquête, que l'on examinera donc en commençant, des ouvrages d'intérêt général. Une fois présentés ces « manuels », chacun y puisera le supplément d'information qu'il souhaite et qu'un simple bulletin doit s'interdire.

Préoccupés ainsi de découvrir et de délimiter la matière, nous n'aurons pas le loisir d'insister dès ce début sur la doctrine spirituelle proprement dite. Cet examen doctrinal sera fait ensuite, à propos de Saint Augustin par exemple, qu'une assez abondante littérature a fait mieux connaître à l'occasion de son centenaire, et de certains autres maîtres spirituels anciens.

L'étude du passé chrétien dans les monuments de sa vie spirituelle, outre un profit de mieux en mieux constaté, procure aussi un vrai plaisir. Les Pères de l'Eglise, ceux du IV^e siècle au premier chef, ceux de l'âge d'or, sont des écri-

vains de race. Différents des classiques, sans doute, mais bien dignes de les continuer: « tandis que la littérature païenne sombre dans la pédanterie, note G. Bardy, et devient vide et ennuyeuse, eux seuls (les écrivains chrétiens) s'imposent à l'attention, parce que seuls ils ont quelque chose à dire ». ⁽¹⁾

Visible déjà dans le monde grec, cette supériorité l'est plus encore si nous nous retournons du côté de Rome. Au premier siècle, le grec était langue officielle et, de fait, liturgique, en Occident. Le latin ne tarda pas, néanmoins à évincer ce concurrent mis un temps au pinacle, pour des raisons politiques, sociales et davantage au fond psychologiques. « Peut-être les hérétiques furent-ils les premiers à se rendre compte de l'influence qu'ils pourraient avoir s'ils s'adressaient dans sa propre langue à l'élément indigène ». La réaction, en tout cas fut nette et l'Eglise eut aussi, ses versions latines de la Bible et des premiers écrits chrétiens.

On vit alors le génie de la race se révéler et, répondant à des préoccupations avant tout pratiques, « mettre en un saisissant relief le sérieux de la vie et promulguer la règle des mœurs » (p. 8). De cette note spéciale qu'on trouve dans les premiers écrivains chrétiens il nous importe de prendre conscience car « des Pères de l'Eglise... nous sommes les héritiers intellectuels et moraux: nous avons été pétris par les idées qu'ils ont d'abord exprimées, pénétrés par les sentiments dont ils se sont fait les prédicateurs » (p. 12). S'ils s'attachent à la forme littéraire, c'est qu'ils ne négligent aucun moyen d'apostolat, et surtout pas le plus attrayant de tous. Afin de « conquérir à l'Eglise les esprits lettrés, ils se mettaient à l'école de Cicéron et essayaient d'en imiter le style » (p. 16). Plusieurs d'entre eux n'étaient-ils

⁽¹⁾ G. BARDY: *Littérature latine chrétienne*, dans la Bibliothèque catholique des sciences religieuses, — Bloud et Gay, — Paris, 1928 — 230 p. De G. BARDY, encore dans la même collection: *L'Eglise à la fin du 1er siècle*, — 171 p., 1932.

pas des chrétiens convertis, ou du moins, élèves des maîtres les plus célèbres de l'éloquence de leur temps? Tertullien, S. Cyprien, Arnobe, S. Augustin...

On comprend qu'il fût tentant de faire voir dans leurs œuvres le profit de telles leçons et, sous des apparences détachées, le souci réel d'une forme pure. M. Bardy, fin lettré, a délibérément consacré tout son livre à cette recherche. De ce fait, il réalise au pied de la lettre, les promesses d'un titre qu'on eut pu croire moins fidèlement, mais plus largement interprété: il nous retrace « *La littérature chrétienne latine*, des origines à Saint Grégoire le Grand et à Saint Isidore de Séville!

C'est nous mettre en contact avec les Pères, mais par l'extérieur. A vrai dire, comme le fait spirituellement remarquer le docte historien « cela ne nous conduit pas très loin ». — M. Bardy lui-même, désireux de nous guider plus avant, en a saisi l'occasion sans attendre. La même collection, en effet, nous livre de lui un autre petit ouvrage qui éveille la curiosité: *l'Eglise à la fin du 1er siècle* ⁽²⁾. Il fallait toute la perspicacité et l'habile talent que l'on y trouve, pour broser, avec des éléments d'une relative pauvreté, un tableau vécu de la chrétienté des origines.

Les écrits de cette courte période succinctement présentés — car le but de vulgarisation de la B. C. S. R. interdit les détails trop techniques, sont utilisés pour une série de reconstitutions: la vie chrétienne, la hiérarchie — les Judéo-chrétiens, les hérétiques — le christianisme et l'empire romain — l'expansion chrétienne. Comme on le voit, rien ne manque au tableau de ce qui peut contribuer à en faire valoir tous les aspects.

On aimera voir M. B. souligner que « le christianisme qui, dès ses origines, a été la religion de l'autorité... mani-

(2) Signalons quelques négligences typographiques: p. 153: Communauté autrichienne, pour Antiochienne — p. 158; Plus le Jeune, pour Plinie le Jeune.

feste très clairement son attachement aux traditions et son respect pour la hiérarchie... Dans son sein on ne prêche pas ce qu'on veut,... et la préoccupation de la pureté de la doctrine est manifeste dans tous les documents » (p. 93). *L'attachement à la tradition*, voilà, selon l'A., l'idée directrice de cette période: ce qui nous aide à comprendre que l'Écriture Sainte, pour les Pères Apostoliques, « ne joue encore qu'un rôle accessoire ». Ils la citent, cependant, mais assez librement, car « c'est de la tradition qu'ils dépendent; et tous, ils auraient pu faire leur la parole de Papias: » Je ne pensais pas que les choses qu'on peut tirer des livres me fussent aussi utiles que celles qui viennent de la parole vivante et demeurante » (p. 169). Ceci est d'autant plus à remarquer que les époques suivantes seront au contraire caractérisées par un emploi de plus en plus fréquent ⁽³⁾ et textuel de l'Écriture Sainte.

L'A. nous signale aussi les écueils que dut éviter le christianisme naissant: le Docétisme entre autres. « N'était-ce pas relever le Christ que de prétendre qu'il n'avait rien eu de l'homme et de ses infirmités, sinon les apparences? » (p. 129). Mais le Docétisme ne fut pas la seule hérésie dont l'Eglise eut à se défendre. Elles pullulèrent, surtout dans les premiers siècles, et cette effervescence, qui menaça tour à tour les points vitaux du dogme chrétien, lui suscita une nuée de défenseurs. Avec talent, dévouement et habileté, ceux-ci précisèrent peu à peu l'explication du donné révélé et sauvèrent l'orthodoxie.

Au R. P. CAYRÉ est revenu l'honneur de nous retracer, dans les deux volumes de son *Précis de Patrologie* ⁽⁴⁾, cette

(3) Saint Basile, par exemple, déclarera que « personne n'a le droit de penser ou de dire même ce qu'il croit bon, s'il ne peut en outre le confirmer par un texte de l'Écriture ». (HUMBERT-CLAUDE, *La doctrine ascétique de S. Basile de Césarée*. Beauchesne, Paris, p. 210).

(4) R. P. F. CAYRÉ: *Précis de Patrologie et d'Histoire de la Théologie*, 2 vol. de 740 et 923 pages — Paris, Desclée (soc. S. Jean l'Evang.) 1930-1931.

lutte pathétique. Ses pages témoignent d'un sens catholique très profond; c'est ce qui, dès le premier abord, lui attache le lecteur: il sent en lui un guide à qui il peut faire confiance. Théologien en pleine maîtrise de sa pensée, l'A., s'il ne cache pas ses préférences pour Saint Thomas, — il ne lui consacrera pas moins de cent-dix pages, — expose néanmoins avec une équitable largeur de vue les différentes tendances qui, prolongées par les Ecoles, ont présidé à l'élaboration de la théologie. Volontiers même il venge certains écrivains de griefs et de défiances qu'il estime injustifiés.

La préface nous apprend pour qui il écrit: étudiants en théologie des Séminaires et des Universités, prêtres du ministère, voir les laïques cultivés; d'où un plan et une manière assez neufs et, par suite, une œuvre vraiment originale. On convient généralement de clore la période patristique à S. Isidore de Séville († 636) en Occident, et par S. Jean Damascène († 749) chez les Orientaux, (encore le R. P. est-il enclin à ne l'arrêter qu'à S. Théodore Studite, († 826). Le public visé pouvait souhaiter qu'il fît plus et poussât jusqu'à la Renaissance ⁽⁵⁾, consacrant du même coup la grosse moitié de son deuxième volume à la théologie médiévale. De l'avoir fait, il le faut grandement remercier, car il n'existe pas, à notre connaissance, d'ouvrage similaire facilement accessible. Cela lui permettait aussi de faire large part à l'exposé de la doctrine spirituelle des auteurs étudiés, et cette innovation donne à son travail un attrait de plus.

On retrouve avec plaisir, dans ces quelque seize cents pages, — petite encyclopédie qui groupe des éléments d'histoire et de littérature patristiques, d'histoire des dogmes, de théologie positive, d'histoire et de principes de spiritualité,

(5) L'A. nous promet même, dans la réimpression du t. I, de conduire jusqu'aux temps modernes son II^e volume qui doit être prochainement réédité.

— les qualités maîtresses d'un manuel: solidité de l'organisation, clarté de l'exposé, et ici, de plus, abondance de l'érudition, servies par une typographie dont la souplesse met en valeur la cohésion et la marche des idées ⁽⁶⁾.

En abordant l'étude des grandes controverses, l'A. prend soin d'exposer nettement l'enjeu de la partie et la portée des termes techniques théologiques qui servent d'armes aux combattants, (plût à Dieu qu'ils se fussent toujours contentés de celles-là, au Brigandage d'Ephèse, par exemple!). Avant chaque période, un chapitre préliminaire est consacré à un exposé d'ensemble où se meut à l'aise l'esprit synthétique et bien français de l'A. qui y glisse, à l'occasion, des vues personnelles, souvent très suggestives ⁽⁷⁾.

La « manière » du R. P. Cayré répond, ce nous semble, « à la conception que les Pères eux-mêmes se feraient d'une Patrologie, eux pour qui les sciences théologiques s'achevaient dans la grande science de l'union à Dieu ». Dans cet esprit, l'ouvrage, lu avec plaisir, appelle une lecture nouvelle, car il mérite d'être intimement pénétré. Il va jusqu'à la moelle de la doctrine patristique.

Autre était le but poursuivi par MGR BARDENHEWER en composant sa monumentale *Histoire de l'ancienne littérature ecclésiastique* ⁽⁸⁾, commencée il y a trente ans, et dont le dernier volume, paru l'an dernier, nous offre un bel exem-

⁽⁶⁾ Ne pourrait-on cependant mettre en vedette dans les titres courants les dates extrêmes des auteurs étudiés: petite modification, mais qui, croyons-nous, rendrait service à ceux qui ne sont pas encore familiarisés avec la chronologie des Pères.

⁽⁷⁾ Voyez, par exemple, t. II, p. 659, la relation qu'il établit entre la décadence intellectuelle et théologique du XIV^e siècle, et le développement de « certaine forme de spiritualité ».

⁽⁸⁾ O. BARDENHEWER: *Geschichte der Altkirchlichen Literatur*; in 8°, Herder, Fribourg en Brisgau — t. II, XIV — 729 p., 1914, 12M60. — t. III, X — 697 p., 1923, 4M. — t. IV, X — 673 p., 1924, 4M50. — t. V, XI — 423 p., 1932, 9M.

ple de persévérance et de probité scientifique: il vise à mettre à la disposition des travailleurs un ouvrage exhaustif. Qui l'aura sous la main ne manquera d'aucune des indications utiles.

M^{gr} B. était en pleine possession de son sujet avant d'entreprendre ce vaste travail: c'est ce qui lui a permis d'éviter les tâtonnements et d'envisager dès le début une œuvre définitive et d'envergure. Pour bien la faire connaître, il faudrait la feuilleter page par page; chacune d'elles accumule les richesses, et l'on sait que rien n'échappe à un tel chercheur. Voici du moins le cadre qu'il s'est tracé, net et souple à la fois. Les critères de classement varient avec les époques à l'intérieur de la division traditionnelle: Orient, Occident. Le t. II embrasse la période qui va de la fin du II^e siècle au commencement du IV^e: époque des origines de la science ecclésiastique. Pour traiter de l'Orient, la distinction par Ecoles s'est avérée commode et la moins artificielle; c'est pourquoi, après un chapitre d'ensemble, trois autres sont respectivement consacrés à Alexandrie, — à la Syrie et la Palestine, — à l'Asie mineure. L'Occident, par contre, est partagé comme suit: Afrique du Nord, — Rome, — écrivains étrangers à ces deux pays. Ce t. II s'achève sur l'étude des Actes des martyrs et de la littérature Judéo-chrétienne.

Avec les t. III et IV nous abordons l'âge d'or de la littérature patristique. La liberté enfin accordée à l'Eglise favorise la culture des sciences ecclésiastiques; les grandes luttes, trinitaires d'abord, christologiques plus tard, aiguissent les esprits et les stylets. C'est l'époque où nous rencontrons les noms familiers des Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Cyrille de Jérusalem, Jean Chrysostome; où les Hilaire, Ambroise, Jérôme, Augustin surtout, suscitent en Occident un renouveau de la pensée théologique.

Le critère géographique est adopté cette fois encore.

Dans le t. III le cadre reste à peu près le même pour l'Orient, tandis que l'Occident nous est présenté sous les trois rubriques suivantes : Espagne et Gaules, — Italie et Afrique du Nord, — Illyrie. Le quatrième volume, après une vue générale sur la littérature grecque du Ve siècle, adapte les divisions précédentes à la distinction par patriarchats qui devient de plus en plus nette : entre les trois grands sièges, Constantinople, Antioche, Alexandrie, les relations, souvent tendues, — que ce soit par chauvinisme local ou du fait des divergences dans le vocabulaire théologique, — nous expliquent bien des réactions doctrinales. La partie consacrée aux Pères latins est toute entière dominée par Saint Augustin. Enfin les t. III et IV se partagent la littérature syriaque, abandonnant au t. V ce qui concerne les écrivains arméniens.

Pour ce dernier volume, le plan a été modifié, et l'A. se rallie, en ce qui concerne l'Orient, à un principe de répartition d'ordre systématique, plus conforme au caractère de cette dernière période ; s'inspirant de la nature des œuvres principales, il les répartit en six sections : littérature dogmatique et polémique, — morale et ascétique, — biblique et exégétique, — histoire ecclésiastique et hagiographie, — éloquence sacrée, — poésie ecclésiastique ; mais il maintient, pour l'Occident un groupement géographique qui, plus que jamais, trouve dans les faits sa justification, car la fécondité littéraire de cette époque a été fortement influencée, et quant à l'abondance et quant à la nature de ses productions, par la situation politique des divers pays : Italie, Afrique, Gaule, Espagne.

On soupçonne, malgré la rapidité de ce coup d'œil sur quelque 2 300 pages très chargées, les services qu'a rendus cette *Histoire de l'ancienne littérature chrétienne*, ceux qu'elle sera, longtemps encore, appelée à rendre, et qui en font le livre de chevet de quiconque veut approfondir l'étu-

de des sept premiers siècles chrétiens ⁽⁹⁾. L'œuvre, dans son ensemble, n'a pas vieilli; si sa bibliographie a subi le sort commun et nécessiterait, pour les anciens volumes, une petite mise à jour, ce serait un jeu pour Mgr B., on le conçoit, que de combler cette lacune en appendice à une réédition, du t. I, que nous souhaitons prochaine.

En attendant que la chose soit possible, les travailleurs auront avantage à se reporter à la bibliographie que le DR ALTANER vient de refondre pour la onzième édition de l'excellente *Patrologie* de RAUSCHEN ⁽¹⁰⁾. Ce manuel est, lui aussi, œuvre de longue expérience. La faveur avec laquelle il fut accueilli, en 1903, nécessita des rééditions qui, allant de pair avec les améliorations et les remaniements que suggéreraient des recherches de plus en plus approfondies, ont fait du manuel de 232 pages un volume doublé.

Ce succès est à lui seul la plus éloquente des recommandations. D'allure scientifique, ce manuel met à notre portée les fruits de trente années d'étude. On y remarquera notamment quelques modifications importantes en ce

⁽⁹⁾ On remarquera le souci de Mgr B. de nous renseigner fort méthodiquement sur les procédés d'information dont disposaient les Pères. Que n'est-il imité davantage! Il ne nous est pas indifférent, même pour mieux pénétrer leur pensée, d'apprendre que Saint Jérôme, helléniste et hébraïsant consommé, était en admiration devant le «pentaglotte» Saint Epiphane (il connaissait à fond le grec, l'hébreu, le syriaque, le copte et, assez bien, le latin); ou que, si Saint Augustin n'était qu'un helléniste médiocre, Saint Athanase était très capable d'écrire couramment le copte; que Rufin, Saint Jérôme, Cassiodore et d'autres aient traduit en latin de nombreux écrits et conservé ainsi à la postérité des œuvres qui, aujourd'hui perdues en leur texte original, l'eussent été, sans eux, complètement et irrémédiablement. Tout cela ne leur crée-t-il pas un titre spécial à notre gratitude?

Un tableau synoptique serait le bienvenu qui précisât, pour chaque auteur: les langues qu'il entendait, et la version des Saintes Ecritures qu'il utilise; — pour chaque œuvre: si, quand, par qui, en quelles langues elle a été traduite. Ce serait fort précieux pour qui voudrait étudier les échanges intellectuels entre pays de langue différente, ou se former une idée de l'originalité d'un écrivain.

⁽¹⁰⁾ RAUSCHEN-ALTANER: *Patrologie*, in 8° de XX-442 p. Herder, Fribourg en Brisgau, 1913. 10M.

qui concerne le Symbole des Apôtres, la Constitution Apostolique Egyptienne, les Actes de Pierre et de Thomas, les homélies pseudo-clémentines.

Il faut cependant reconnaître en tous ces manuels une réelle déficience: ils ne comportent pas de cartes pour la position géographique des divers lieux dont ils nous parlent; la connaissance en est pourtant souvent indispensable à la parfaite intelligence de l'histoire et l'exacte interprétation de nombreux textes. Cette lacune que déploraient ceux qui s'intéressent à l'Antiquité chrétienne la voici comblée, et de façon magistrale, par l'Atlas orbis christiani antiqui du DR PIEPER ⁽¹¹⁾, travail aussi personnel que complet, si l'on se fie à l'imposant étalage des livres que l'attentif labeur du géographe a patiemment dépouillés ⁽¹²⁾; 18 cartes, d'échelle variable (on peut regretter que l'A. omette toute précision) nous font parcourir les portions du globe touchées par la prédication de l'Evangile pendant les premiers siècles; certaines de ces cartes se réfèrent même au VIIe s., et plusieurs sont complétées par des cartes accessoires ou des plans qui en détaillent certaines parties. En voici l'énumération significative: Palestine au temps de Notre-Seigneur; missions apostoliques; l'« orbis christianus » à la fin du Ier siècle, au commencement du IIIe, vers l'an 300; Palestine et Arabie; Phénicie, Syrie, Chypre et Mésopotamie; Asie Mineure et Arménie; Egypte; Grèce et Iles de la mer Egée; Italie; Afrique; Espagne; Gaule et Germanie, Réthie, Norique, péninsule balkanique; Grande-Bretagne et Irlande; Perse; carte pour l'histoire de l'Arianisme.

⁽¹¹⁾ K. PIEPER: *Atlas orbis christiani antiqui* — 31 x 26 cm. entoilé, 62 pages d'introduction, 18 planches. L. Schwann, Düsseldorf, R M 38. Notons en passant une toute petite erreur de transcription, carte III: 1 amphylia.

⁽¹²⁾ Il semble cependant ignorer la « *Vie de Saint Euthyme le Grand* » Gabalda, 1909, en appendice de laquelle le P. GENIER, O. P., donne une bonne carte des anciens établissements monastiques palestiniens.

Une longue introduction, rédigée en six langues, nous donne la clef des sigles employés, et nous fait connaître l'admirable probité scientifique du DR PIEPER qui avoue la minutie du travail et se résigne à omettre les indications que ses diligentes recherches ne lui permettent pas de situer avec une suffisante précision.

Les cartes sont claires, bien que parfois un peu chargées; un jeu de traits de couleur ⁽¹³⁾ nous permet de déterminer au premier coup d'œil la date à laquelle entre dans l'histoire le lieu mis en vedette; des sigles spéciaux nous avertissent s'il s'agit d'un évêché, d'un patriarcat, d'un monastère, etc. Mais, pourquoi n'y pas faire figurer le tracé des principales voies de communication? ⁽¹⁴⁾ Enfin, chaque carte est prolongée par une page blanche, destinée aux « Notanda », innovation dont une disposition plus commode nous permettrait de tirer tout le parti escompté.

La bonne volonté ne suffit pas toujours et les étudiants en théologie n'ont souvent ni le loisir ni la possibilité de recourir aux éditions des Pères. Il leur faut aller au plus pressé. C'est à leur intention surtout que le R. P. ROUET DE JOURNAL a publié son *Enchiridion Patristicum* ⁽¹⁵⁾. Le recours à la tradition pour établir les thèses théologiques, aujourd'hui passé dans l'usage, a suggéré au R. P. de réunir les témoignages les plus suggestifs et les plus classiques: ce procédé permet aux professeurs et aux élèves une consultation rapide et, le cas échéant, de se contenter d'une

⁽¹³⁾ Nous serions heureux d'en retrouver l'interprétation sur un carton mobile.

⁽¹⁴⁾ Il ne nous déplairait pas non plus d'y trouver reportés les itinéraires maritimes les plus classiques. La « *Vie de Porphyre* », par MARC LE DIACRE, fournit à ce sujet des précisions intéressantes. (Texte établi, traduit et commenté par H. Grégoire et A. Kugener in 12 — C. XII, 156 p. — Belles-Lettres — Paris 1930).

⁽¹⁵⁾ ROUET DE JOURNAL, S. J., *Enchiridion Patristicum*, in 8° de XXVII-803 p. Herder. Fribourg en Brisgau, 6m60.

simple référence à la côte qui accompagne le texte ⁽¹⁶⁾.

Des passages en grec ⁽¹⁷⁾, on donne, en bas de page, une bonne traduction latine; en appendice un index théologique remédie à la dispersion qu'entraîne l'ordre chronologique selon lequel sont rangés les textes; un deuxième est consacré aux citations d'Écriture Sainte; le dernier classe par ordre alphabétique écrivains, œuvres et matières.

⁽¹⁶⁾ Le R. P. GALTIER, dans *L'Eglise et la rémission des péchés aux premiers siècles* (Beauchesne, 1932), p. XI, signale les dangers qu'entraînerait un emploi trop matériel et exclusif de cette méthode.

⁽¹⁷⁾ Signalons pourtant que le R. P. D'ALES (*De Sanctissima Eucharistia*, Beauchesne, 1929, p. 47) préfère citer Saint Irénée (*Adversus Hæreses*, IV, 18, 5 — *Enchiridion*, n° 234) d'après le texte établi par Struckmann.

Dom J. BOUTRY, O. S. B.

Abbaye de Wisques.

Léonard de Vinci

La petite ville Italienne de Vinci, sur la rive droite de l'Arno, entre Florence et Pise, vit en 1452 la naissance de Léonard.

Celui-ci était le produit des amours de Ser Piero, notaire de la Seigneurie de Florence, et d'une paysanne nommée Catarina. Cette naissance mit d'ailleurs fin à leurs relations, on ne sait trop pourquoi, et Ser Piero se maria en conservant son fils naturel.

Léonard de Vinci fut donc privé continuellement de l'influence maternelle, ne s'en montra pas chagriné, et n'eut à subir aucun mauvais traitement de la part de sa belle-mère.

Lorsqu'il eut l'âge suffisant, son père le fit étudier. Rapidement l'enfant manifesta un goût remarquable pour les mathématiques, sans toutefois négliger la musique, le chant, tout en ayant une préférence pour le dessin et le modelage.

Vers 1470, Andréa Verrochio, ami de la famille, intéressé par le jeune homme, le prit avec lui, lui donna des conseils, l'encouragea dans la peinture: ainsi, à 20 ans, Léonard de Vinci fut inscrit sur le livre des peintres.

Ses débuts à Florence stupéfièrent ses rivaux, étonnèrent les maîtres du moment et furent un peu teintés de soirées dissipées, brillantes. Mais le plaisir ne le retint pas longtemps car, pour créer, il éprouva l'impérieux besoin d'observer ce qui l'entourait, les mouvements d'humeur de

la foule, les manifestations étonnantes de l'instinct des animaux. Il rêva de perfection, multiplia ses essais, se découragea un peu. Dans la tête, il avait un grand nombre d'idées nouvelles que certains considéraient révolutionnaires, et il comprit à l'attitude de son entourage, qu'il ne serait pas suffisamment aidé à Florence pour réaliser les machines merveilleuses dont il était inventeur.

Après des mois de réflexion, de doute, d'angoisse, d'espérance, il partit pour Milan avec, dans ses bras, une de ses œuvres : un luth en forme de fer à cheval. Son premier succès dans cette ville eut lieu devant le Duc en surpassant tous les autres musiciens réunis et dépités de constater l'effritement de leur réputation de talent inimitable.

Plus tard, lorsque Ludovic le More devint Duc de Milan, Léonard de Vinci s'empressa d'écrire une lettre à ce chef ambitieux, lui proposa ses services pour l'organisation de l'attaque et de la défense en temps de guerre. Il était capable, disait-il, de construire des ponts légers, faciles à transporter, aidant les déplacements de troupes et d'édifier des ponts lourds pour subir l'assaut ou le feu. Il promettait également les moyens de détruire ceux de l'ennemi. En cas de siège d'une forteresse, il avait un système pour chasser l'eau des fosses et construire des échelles plus pratiques, plus efficaces dans leur emploi. Il pouvait aussi saper des fondations non en pierre. En plus il était l'innovateur de chars blindés pour l'artillerie, de canons lançant des matières inflammables, d'un procédé très au point pour l'incombustibilité des édifices. Il terminait en affirmant que la paix ne le laisserait pas inactif, il construirait alors monuments et conduites d'eau, sculpterait en marbre, en bronze, en terre cuite.

Ludovic le More, très orgueilleux, voulant surpasser la Cour des Médicis, s'intéressa aux propositions faites, s'attacha l'homme aux idées nouvelles et... lui confia l'organisation des fêtes.

Désappointé, Léonard de Vinci accepta, s'acquitta de ses fonctions avec un remarquable brio et devint célèbre, connu des Seigneurs turbulents. Très heureusement, son protecteur lui commanda, pour Maximilien, un tableau représentant la Nativité du Christ et le Vinci continua d'enrichir ses talents de peintre. Pendant 10 ans, dit-on, il travailla, dans le réfectoire du Couvent des Dominicains de Sainte Marie des Grâces, à la « Cène ». Il mit dans cette peinture toute son attention, son génie, ne ménagea pas sa peine et trouva encore le temps nécessaire pour l'exécution d'une colossale statue équestre de François Sforza dont il nous reste seulement quelques dessins.

Sa satisfaction résidait dans beaucoup de travaux. Son courage ne lui faisait pas défaut et, en 2 ans, de 1497 à 1499, il peignit Ludovic et son fils aîné, la Duchesse Béatrix et son second fils. Il se reposait de peindre par la recherche, l'écriture, la production, les dessins d'églises, les plans, l'étude de la force des eaux, l'entreprise d'un système de canaux destinés à regulariser le cours des fleuves.

Son protecteur eut des occupations bien différentes. Le 31 mars 1495, Ludovic le More entra dans la ligue conclue entre le Pape Alexandre VI, Maximilien I, Ferdinand V d'Espagne et divers états Italiens pour résister aux ambitions françaises. Il fit tant et si bien qu'abandonné et trahi, il fut arrêté plusieurs années après, emmené à Lyon et mourut à Loches.

Vinci, qu'il le voulût ou non, dut quitter Milan. En passant à Mantoue il dessina, au charbon, la Duchesse Isabelle, sœur de Béatrix, puis s'arrêta peu de temps à Venise, retourna en 1501 à Florence. Il avait 49 ans. A ce moment la Duchesse Isabelle résolut de se l'attacher mais lui hésita longtemps et refusa pour devenir ingénieur militaire de César Borgia qui lui proposait d'inspecter ses forteresses.

Il semblait que le peintre allait pouvoir faire place à

l'inventeur, au savant. En 1503, Jules II devint Pape. Cet homme avait le sentiment du grand et voulait faire de l'Italie un pays libre et uni. César Borgia n'avait pas les mêmes buts que le Pape, aussi, tombant malade, il ne put veiller à ses intérêts et se vit arrêter par Jules II.

Léonard reprit le chemin de Florence où Michel-Ange le chargea de peindre une scène de la guerre contre Pise. Il traita la bataille d'Anghiari sans pouvoir la terminer, mais y mit une vérité saisissante, un relief jusqu'alors inconnu.

En 1505, il termina le portrait de Monna Lisa, femme de Francesco del Giocondo, qu'il nomma « la Joconde ». Le succès de cette œuvre fut considérable aussitôt, mit le nom de Léonard en vedette, fit qu'en 1506 le Gouverneur français de Milan, Charles d'Amboise, le demanda. Le peintre obtint du Gouvernement Florentin la permission de s'y rendre et en profita pour rester sous la protection du Roi de France. Des ennuis de famille vinrent alors, durant plusieurs années, troubler ses idées artistiques et géniales. Son père et son oncle étaient morts en lui laissant une part dans l'héritage et ses frères attaquaient la validité du testament; à tel point que Charles d'Amboise, Hippolyte d'Este, Louis XII intervinrent en sa faveur. Lorsque ses affaires s'arrangèrent, celles de son protecteur se gâtèrent: les Français étaient chassés d'Italie après l'échec de Novare.

Ses tribulations continuèrent mais, à 60 ans, il n'eut pas la même confiance en lui, les mêmes espérances, d'autant plus qu'à la Cour du nouveau Pape, Léon X, où il s'était réfugié, il fut continuellement en butte aux tracasseries de Michel-Ange, de Raphaël et des courtisans lui reprochant l'amitié du Roi de France.

Politique. Les français reprirent le Duché de Milan. Léonard de Vinci quitta Rome sans retard, rencontra François I à Pavie, organisa des fêtes en l'honneur du roi français et obtint la revanche des humiliations subies.

A partir de 1516 il vécut en France, au château de Cloux, où il reçut 700 écus de pension. Sans tarder, la vieillesse commença ses ravages sur lui, ralentit son activité, paralysa sa main, diminua ses forces. Il lutta, mais il avait trop travaillé, trop souffert. Il s'affaiblit rapidement et mourut le 2 mai 1519, à 67 ans.

* * *

Léonard de Vinci aima le terrible, le bizarre, alla, dit-on, voir pendre des criminels pour étudier le jeu des physiologies. Il ne cessait chaque jour de consigner ses idées, faire les plans des machines imaginées. Pour ne pas être inquiété, par prudence, il écrivit ses manuscrits d'une écriture secrète, de droite à gauche.

Souvent on lui reprocha d'avoir été autre chose qu'un peintre car il consacra plus d'heures à la science qu'à son art.

Léonard fut grand à plusieurs titres; grand savant, grand artiste, grand peintre. Il observa les phénomènes de la nature, étudia la mécanique générale, les lois de l'équilibre, le mouvement des fluides, analysa le vol des oiseaux. Ses manuscrits ont des dessins d'écluses, de canons, de ponts, de machines à laminer, raboter, filer, de parachutes et d'appareils d'aviation.

Dans le *Traité de la Peinture*, il fait l'apologie de son art, le parallèle entre la peinture, la poésie, la musique, la sculpture. Conseils et recettes pullulent sur la perspective, le dessin, le modèle, les proportions, l'anatomie, le mouvement, l'expression, le clair-obscur, le paysage, la couleur, la draperie.

De nombreuses œuvres du Vinci sont perdues. Le temps a endommagé « la Cène » déjà gâtée par l'humidité quelques années après son exécution. Le Musée du Louvre possède les meilleures toiles: la Vierge aux Rochers, la Vierge de Sainte-Anne, la Joconde, Bacchus.

Fait troublant: les différents protecteurs du Vinci eurent une fin tragique. Ludovic le More mourut captif, César Borgia fut tué dans un combat, François I disparut prématurément à cause de ses libertinages s'il faut en croire la légende de la Belle Ferronnière.

Malgré tout, Léonard de Vinci reste le précurseur fameux des savants de notre époque moderne et fut dans son temps l'homme éminent, sans égal pour comprendre, agir et bien faire.

Jean DESGRANGES.

Montréal, octobre 1933.

Le sens des faits

Un soir à Laval

Pendant trois ans, toujours le troisième lundi d'octobre, selon la coutume, il me fut donné de voir, dans la Collégiale St-Pierre de Louvain, plus de deux cents professeurs en toge, entourés d'un millier d'étudiants, prier le Dieu de lumière de bénir la nouvelle année scolaire, pendant que Mgr le Recteur pontifiait à l'autel avec toute la pompe liturgique des grands jours. C'était la messe du St-Esprit. Les vacances étaient finies, il fallait reprendre le joug. La cérémonie religieuse terminée, la procession s'organisait, et le corps professoral défilait gravement à travers les vieilles rues d'une vieille cité qui porte encore des cicatrices de la grande guerre sous les splendeurs d'une merveilleuse résurrection. Pour l'étudiant, ce cortège hiérarchisé selon la dignité des sciences proclamait bien haut l'ordre qui doit exister dans toutes choses pour en assurer la beauté dans l'unité.

Parvenus au vaste amphithéâtre Adrien VI, les professeurs prenaient place sur l'avant-scène, suivis des nombreux auditeurs qui s'emparaient fièvreusement du reste de la salle. Sans trop tarder, commençait le traditionnel « Discours d'Ouverture ». D'une voix franche, d'un accent convaincu, S. E. Mgr Ladeuze s'adressait d'abord à ses chers étudiants. Nous l'avons entendu leur parler magistralement d'« Action catholique », de « Culture générale », et du « Rôle de la mémoire dans les études ». Que de grosses vérités!... Il touchait du doigt le mal de chacun. Puis venait un bref rapport de l'année écoulée: deuils et épreuves, succès rempor-

tés et grades conférés... enfin les améliorations ou les changements pour l'année qui commence. Conclusion sacrée: Je déclare ouverte l'année académique 19....

Aujourd'hui, il m'est permis d'assister à pareille cérémonie dans mon pays. Déjà l'Université Laval a ouvert ses portes depuis bientôt trois semaines, et me voici installé dans la splendide salle des Promotions, pour « L'Ouverture officielle de l'Année académique 1933-34 ». Tout est lumière, même les clairs regards des collégiens cadets qui observent du haut des galeries l'envahissement du parterre. Bientôt les notoires s'avancent: S. Em. le Cardinal Villeneuve, S. E. Monsieur Carroll, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, puis tout le corps professoral en toge défilent sous nos yeux pour occuper les premiers sièges, tandis que Mgr le Recteur et les doyens de chaque faculté prendront place sur le théâtre aux côtés de S. E. le Cardinal. La fanfare du Séminaire nous jette avec brio ses harmonies avant que les lèvres des sages s'ouvrent pour proclamer des vérités parfois un peu dures à dire. M. l'abbé Cyrille Gagnon, au nom de Mgr Pâquet, doyen de la faculté de Théologie, M. le Magistrat en chef, Ferdinand Roy, doyen de la faculté de Droit, M. Arthur Rousseau, doyen de la faculté de Médecine, M. l'abbé Guillaume Déchesne, au nom de Mgr Pelletier, doyen de la faculté des Arts, nous parlent tour à tour des résultats des derniers examens, du travail des élèves, des changements apportés aux programmes, etc... mais surtout... réclament un travail acharné et plus soutenu de la part de l'étudiant. Ces discours sévères, mais justes, que des journaux ont publiés à peu près en entier, resteront de sérieux documents pour l'histoire de notre enseignement Supérieur.

En écoutant certaines considérations malheureusement trop vraies sur l'encombrement des carrières libérales et sur l'abaissement de leur valeur morale, sur le trop grand nombre d'inscrits à telle faculté... je pensais à ces pauvres as-

pirants en droit, en médecine... Combien ont délibéré et cherché conseils pendant toutes leurs vacances, peut-être, avant de donner « l'imperium » qui décidera de leur vie. Hélas, doivent-ils désarmer puisque l'avenir est si noir? Non, ces signes menaçants sont plutôt une invite au travail, à l'armement en vue d'un pouvoir à conquérir, mais surtout à rehausser en lui redonnant son plein prestige avec l'honnêteté perdue.

Mgr le Recteur, toujours éloquent, dans une langue finement stylée, nous retrace les différentes phases de l'Université depuis sa fondation: le souci de progresser sans cesse, en s'adaptant graduellement au besoin des temps, apparaît comme un signe manifeste de la féconde vitalité du premier foyer d'enseignement Supérieur de notre pays. Puis s'adressant à ses chers étudiants qui lui sauront gré d'avoir fait vibrer à leurs oreilles, à l'encontre des orateurs précédents, des paroles plus réconfortantes sous l'appel à une vie plus laborieuse et plus studieuse d'où naîtra une joie plus profonde, l'orateur monte dans le rêve des jeunes pour y saisir les éléments qui contribueront à l'affermissement de notre société si ébranlée par la crise. « Chers étudiants, gardez votre beau rêve! Il ne tient qu'à vous, à vos labeurs et à vos vertus d'aujourd'hui, qu'un rêve si beau devienne demain une noble et bienfaisante réalité ».

S. E. Mgr Ross redit toute sa confiance en l'Université pour donner aux hommes cette trempe profonde qui les rendra invulnérables dans les luttes auxquelles la société les convie.

Pareille séance, tant par l'éclatant succès qui l'a couronnée que par les divers orateurs qui y ont prêté leur concours, déborde certainement les cadres coutumiers d'une simple fête d'Ouverture. Louvain sous ce rapport est dépassé! Ce n'est pas seulement le personnel enseignant et enseigné, mais tout le pays qui se trouve représenté par le

Lieutenant-Gouverneur de la Province, et l'Eglise même, par son Cardinal et ses évêques: NN. SS. Brunault, Ross et Lamarche. Ces distingués prélats attendent de l'Université une action plus efficace par une formation professionnelle plus poussée, un rôle plus grand dans le grand drame de notre survivance française et catholique au Canada.

P. Antonin LAMARCHE, O. P.

Québec, 28 septembre 1933.

L'Académie de S. Thomas — 4ème session.

L'Académie canadienne de S. Thomas a tenu sa quatrième session les 4 et 5 octobre dernier. Ce fut une fête de la pensée. L'admirable Président de l'Académie, Mgr Pâquet, et ses précieux collaborateurs de Québec n'ont rien épargné pour que l'organisation en fut aussi parfaite que possible. L'on sait ce que cela veut dire quand on parle de Québec, « for the people of Quebec know how to do these things as they ought to be done ».

Le cadre de Laval s'y prête merveilleusement. De plus, une heureuse coïncidence avait réuni à Québec l'Episcopat du pays tout entier. Le Cardinal Primat, dix-sept Archevêques et Evêques ont rehaussé de leur pourpre, de leur haute dignité et de leur fortes personnalités, cet hommage de l'élite intellectuelle au Docteur commun.

Une peinture de S. Thomas dominait la scène. La verdure des palmiers qui entouraient l'Ange de l'école nous transportait, par la pensée, au berceau du S. Docteur: Naples et ses environs. Les prélats et les membres de l'Académie eurent le plaisir de se voir entourés du Québec intellectuel, toujours fidèle au rendez-vous, dans cette salle des Promotions, de décoration un peu criarde qui souligne trop une trop abondante architecture. Mais c'est bien le seul manque de discrétion qu'il y ait là.

Dès la séance d'ouverture, Mgr le Président, dans un travail de la plus haute portée doctrinale et pratique, nous a assurés que cette quatrième session ne serait inférieure en rien aux trois précédentes. En un coup d'œil d'une singulière profondeur, Mgr Paquet nous a fait voir, en beauté, ce que l'avenir canadien peut et doit attendre du mouvement thomiste. On aura lu avec admiration ce travail du penseur, dont nous reproduisons la conclusion: « Si jamais, Messieurs, il fut nécessaire, pour le Canada, de dresser contre les entreprises et les assauts répétés du mal, tous les ressorts et toute la métaphysique du bien, c'est sûrement en ces jours où le monde entier se tourmente dans une angoissante fermentation d'idées, et où, en nos propres provinces, de larges fissures s'ouvrent aux théories les plus osées, aux prétentions les plus captieuses et les plus subversives.

« Dans le travail de préservation religieuse et sociale qui s'impose, nul effort ne peut être de trop. L'Académie dont nous sommes les modestes ouvriers vient, semble-t-il, à son heure pour prêter son concours à l'œuvre, si méritante, de nos maisons d'enseignement supérieur, et nous aider à réaliser le rêve de paix, de fidélité à Dieu, de sécurité doctrinale, de juste initiative, d'ascension intellectuelle, morale et nationale, de tout bon patriote canadien ».

C'est la première fois que j'ai vu Mgr Paquet s'asseoir pour lire un travail. Après cinquante ans d'un labeur formidable, d'énergies dépensées sans compter, il est bien permis à celui qui entrevoit « les approches de la vieillesse », de songer à ménager des forces si précieuses. Et puis, nous étions heureux de voir notre Président, notre Maître, assis dans sa chaire de professeur. C'est une magistrale leçon qu'il nous a donnée.

Avec M. le chanoine Robert nous avons fait un rapide voyage de Québec à Ottawa, Montréal et Chicoutimi. Nous y avons constaté un mouvement thomiste fort impressionnant

et plein de promesses.

Chacun des travaux mériterait d'être, ici, analysé. L'espace nous manque pour le faire. Il y avait au programme l'apologétique, la philosophie, la théologie. Tous les travaux ont été remarquables et remarqués.

Le début du travail du T. R. P. Dugré, Provincial de la Compagnie de Jésus, m'a particulièrement intéressé. Les Jésuites sont, pour ainsi dire, nés de la controverse et pour la controverse. Le T. R. P. Dugré a fait, en commençant sa conférence, la profession de foi thomiste de la Compagnie. Il l'a trouvée dans un auteur allemand, René Fulop-Miller. L'auteur a bien pu, là aussi, se tromper, il a écrit tant d'autres erreurs sur la Compagnie. J'ai cru, pour ma part, que le T. R. P. Dugré voulait, avec finesse et non sans une pointe de malice, laisser entendre que, vraiment, les philosophes et les théologiens de la Compagnie ont rendu un immense service au thomisme, non en ce que la règle de S. Ignace impose S. Thomas, mais parce que leur manière de l'interpréter et de l'enseigner a stimulé le vrai thomisme, que ces « controverses » d'écoles ont fourni un riche apport à l'intelligence et à l'exposition de la « *Genuina doctrina Sti Thomæ* ». Et, malgré moi, je pensais aux vingt-quatre thèses thomistes et au Père Mattiussi!

Le T. R. P. Dugré ne m'en voudra pas, j'en suis certain, de cette remarque amicale et tout aussi bienveillante que sa confession, « *ad maiorem Divi Thomæ gloriam* ».

Le travail de M. l'abbé Sabourin fut des plus instructifs, et nous avons bien vu l'Eglise de Rome en face de cet Orient subtil, insaisissable, quasi incapable de discipline.

Les Révérends Pères Fafard, C. S. V., et Blanchin, O. M. I., ont parlé de philosophie très métaphysiquement. Deux travaux entièrement fouillés et solides, qui eussent été encore mieux goûtés par un petit nombre d'auditeurs spé-

cialistes.

M. Perrier, « M. le Curé Perrier », que nous vénérons et que nous aimons, avait un travail d'extrême importance sur la Responsabilité, qui serait à répandre à profusion, dans notre monde à conscience oblitérée! Voici la conclusion de ce travail: « Impossible d'établir le fondement de la responsabilité et de la sanction, sans supposer l'existence d'un Dieu bon, juste et sage, maître de tous nos actes, principe de tous nos droits. Si Dieu n'existait pas, en effet, il n'y aurait aucune règle supérieure à la volonté humaine: elle serait à elle-même sa loi, et par conséquent tous ses actes seraient légitimes. Il n'y a pas de morale, pas de responsabilité, pas de sanction, s'il n'y a pas de Dieu ».

La première séance fut sous la présidence d'honneur de son Eminence le Cardinal Villeneuve; la deuxième sous celle du T. R. P. Marchand, O. M. I., recteur de l'Université d'Ottawa. Son Excellence Mgr Brunault présida la troisième. Il eut la bienveillance de clôturer cette séance par un magnifique discours, où les paroles aimables pour l'Académie, la force de la pensée et l'élégance de la phrase se disputaient la première place.

La quatrième session de l'Académie aura donc été un succès, elle aussi. Nous en sommes revenus heureux, et confiants dans l'avenir. Nous nous disions qu'en effet, dans la pratique de la vie, Dieu doit être à la base de la pensée humaine, à la base aussi de la conscience humaine. C'est à nous de l'y installer et de l'y maintenir. Lourde tâche, tâche d'apôtre!

P.-M. GAUDRAULT, O. P.

Membre de l'Académie Saint-Thomas

Dans l'Ordre: Un apôtre de la vérité

Le Père Proulx fut, dans toute la force du mot, un apôtre de la vérité.

On abuse parfois de ce mot d'apôtre. Ainsi, qu'un homme, qu'un prêtre, qu'un religieux même, doué de grandes qualités intellectuelles, s'adonne aux pures spéculations, qu'il emploie toutes les subtilités de son esprit à trouver de nouvelles distinctions, à dissenter sur ce que Dieu de puissance absolue, aurait pu faire ou ne pas faire, qu'un tel homme, qui n'est, après tout, qu'un dilettante de spéculations, meure, on n'hésitera pas à rendre le verdict: apôtre ou martyr de la vérité! Nous n'ignorons pas que la vocation missionnaire à elle seule ne crée pas la sainteté. Il ne suffit pas, hélas, d'avoir entendu le « *partez hérauts de la bonne Nouvelle* », de s'être fait baiser les pieds par ses frères, d'avoir traversé le Pacifique, pour se trouver tout sanctifié sur les côtes de la Chine ou les plages du Japon. L'apôtre se trouve aussi bien dans une cellule monastique, dans un modeste cabinet d'études, dans un presbytère ignoré: il est en premier lieu une pensée et un cœur tendus vers Dieu. L'apôtre n'est pas celui qui rêve grand: c'est celui qui sait vivre une austère réalité. Les grands rêveurs tournent tout au plus poètes; l'amour du Christ, la passion des âmes, l'intelligence de la croix forment des cœurs apostoliques.

Le Père Proulx eut à un haut degré cet amour du Christ, cette passion des âmes à sauver, cette intelligence de la croix. L'amour du Christ et des âmes n'est au fond qu'un seul amour, qu'une seule charité. Qui a un peu contemplé le Christ l'aime tout entier, non seulement dans les repos de Béthanie, les courses ensoleillées sur un lac dont, probablement, l'âme de Jésus comprenait seule toute la poésie, mais encore dans les marches infructueuses, les accablantes déréllections, l'incompréhension, chez ses disciples des mystères les plus divins. On aime mal le Christ si on veut faire abstraction de sa mission de Sauveur, si on ne veut boire à l'amertume de son calice, si on ne veut donner jusqu'à son dernier souffle pour propager sa doctrine.

Le T. R. Père Proulx eut d'abord l'ambition de connaître le Christ pour le donner dans toute sa lumière: de là l'ardeur de ses études. S'il avait été animé de sentiments purement humains, la chaire d'apologétique au collège dominicain d'Ottawa eût sans doute comblé ses ambitions: les titres les plus enviés dans l'Ordre, l'estime profonde de ses élèves, une renommée toujours grandissante semblaient le digne couronnement de sa science et de ses vertus. La Providence, par des voies de mystère et de douleur, l'orienta vers nos missions, ouvrier de la première heure. Là, il devait continuer l'ascension de son calvaire. Un bref séjour au Tonkin lui valut la malaria; l'excès de ses veilles et son gigantesque labeur intellectuel avaient miné ses forces.

Quel extraordinaire bûcheur que ce Père Proulx! Quel solide défenseur de la religion, quel apologiste! Bien habile qui eût brisé les mailles de son raisonnement! Il ne voulait pas tant des spécialistes que des hommes aux idées générales, aux vues nettes, aux larges synthèses. Il fallait voir comment lui-même maîtrisait un sujet. Il n'était point homme à faire de la science théologique un simple rassasiement de nos facultés les plus élevées: il savait que la théologie doit passer à l'action, qu'il ne suffit pas d'être savant quand l'humanité souffre et se meurt à nos côtés. Aussi toutes les questions de politique internationale, tous les mouvements philosophiques contemporains l'absorbaient souverainement. Comme il s'était consacré à l'apostolat au Japon, il avait à cœur d'orienter vers une solide philosophie les étudiants japonais en train de dissiper dans l'éparpillement ou de dangereuses nouveautés le vif-argent d'un esprit inquiet: de là une première publication japonaise du Père, « Etude sur le marxisme ».

Le Père avait une bien noble idée de la philosophie. Dans sa petite chambre japonaise de Tsunogoro-cho, sur son bureau de travail où j'écris ces lignes, il avait lui-même fixé une pensée de saint Augustin: « Le vrai philosophe est

celui qui aime Dieu! » Voilà sa philosophie rattachée à l'apostolat. Dans une simple introduction au catéchisme, il avait pu, quelques mois avant sa mort, faire une vigoureuse synthèse apologétique.

Habitué à maîtriser les autres sciences, il souffrait beaucoup de ne point maîtriser la langue japonaise. Peut-être là son humilité exagérait-elle, lui faisant considérer comme un échec ce qui pouvait n'être encore qu'un demi-succès. Une paroissienne très instruite me disait tantôt: « Malgré ses prétentions contraires, le Père parlait suffisamment le japonais. Aux larmes de ses paroissiens, j'ai pu juger combien il s'était gagné les cœurs ».

Le dévouement du Père aux âmes qu'on lui avait confiées était absolu. Il ne se contentait pas de sa chrétienté de Tsunogoro-cho, mais multipliait ses randonnées dans les montagnes et les villages voisins. Rarement il revenait sans avoir fait un baptême, régularisé un mariage, ramené un non-pratiquant: ainsi le bon Pasteur nous est-il dépeint à la recherche de la brebis égarée.

Le Christ appesantissait de plus en plus sur les épaules du Père le sombre poids de sa croix. Un sommeil pénible, un mal de reins presque continu, un épuisement physique complet devaient amener une grande dépression morale: un sentiment d'impuissance, d'échec devant une tâche trop lourde, un amer pessimisme envahissaient son âme. Seules sa robuste foi, sa confiance et son obéissance d'enfant à son directeur spirituel le sauvèrent de cette crise. De cette purification douloureuse il sortit enfin, joyeux, enthousiaste, aimant à répéter que son âme sortait d'un tunnel...

Revenu un peu mieux, on lui proposa le retour au Canada: il pourrait y refaire ses forces, reprendre son enseignement théologique. Le bon Dieu lui inspira l'héroïsme de refuser tout adoucissement à son sort: « Je voudrais,

dit-il, donner au Japon le reste de mes forces et de mon activité ».

A un faible renouveau de vie correspondit un redoublement d'apostolat. Le Père nous prêche la retraite sacerdotale qu'il devait aussi donner au diocèse de Fukuoka. Il continue ce qu'il considérait l'œuvre de sa vie, une apologétique où il devait refuter le bouddhisme, établir aux yeux des païens la rationabilité de l'acte de foi et la beauté de l'Eglise. Déjà les cadres de cette étude étaient tracés, le livre était tout édifié dans son cerveau mais, hélas, n'en devait point sortir.

Benoît-M. LAROSE, O. P.

Le Père Proulx s'était rendu à Kôriyama, le dimanche 6 août pour prêcher la retraite annuelle de nos Sœurs de l'Immaculée Conception. Tout semblait bien aller quand samedi le 12 le Père se sentant indisposé écrivit un billet à la Révérende Sœur Supérieure pour s'excuser de ne pas pouvoir faire son instruction ce jour-là. De violents vomissements suivirent, mais sans laisser prévoir la terrible maladie dont ils n'étaient que les symptômes. Le cœur semblait faiblir et le Père s'en plaignit aux Sœurs qui lui administrèrent un stimulant.

Le dimanche matin, le Père se lève, descend faire sa toilette, puis remonte à sa chambre. A Monseigneur Dumas qui lui demande comment il va, il répondit : « Je me sens bien ce matin ». Quelques minutes après il s'affaissait sur le plancher, incapable de dire un seul mot. Jusqu'à sa mort le Père ne devait plus parler. Le seul signe de connaissance qu'il donnât était de sourire aux Pères qui venaient le visiter.

La paralysie envahissant tout le côté droit, il ne pouvait remuer ni la main ni le pied droits; à peine venait-il à bout d'avaler du liquide par le côté gauche de la bouche. On le vit souvent faire glisser rapidement entre ses doigts son chapelet en s'arrêtant un peu sur les Pater.

Appelé par un télégramme de Mgr Dumas j'arrivai dans l'après-midi du même jour. Le Père me reconnut, me tint longuement la main et me sourit. Deux Sœurs de l'Immaculée Conception se tenaient déjà au chevet du Père et ne devaient pratiquement plus le quitter. Je me fais un devoir de rendre hommage au dévouement de ces bonnes religieuses de Kôriyama. Elles furent pour le malade et pour les Pères qui le gardèrent un précieux encouragement et une sécurité grâce à leur compétence et à leur inlassable charité.

La pénible nouvelle se répandit vite dans tous les postes et toutes les communautés du diocèse. Chrétiens, Religieuses et Pères se mirent en prières. Car tous avaient l'impression que le cas était grave. Pourtant ceux qui gardaient le Père ne renonçaient pas à tout espoir de guérison au moins incomplète. Le vendredi soir, le Père Lemieux arrivait de Hakodaté pour nous aider. Le samedi 19, quand je quittai le Père pour rentrer à Sendaï avec Mgr qui allait à Ogawara, le cher malade semblait un peu mieux et je comptais bien constater de nouveaux progrès à mon retour le lendemain après-midi. Hélas! il ne devait pas en être ainsi! Je trouvai le Père plus affaibli; les yeux étaient plus ternes et la bouche plus fiévreuse. Il toussait et semblait souffrir de la tête, car il y portait souvent la main gauche. Le lundi après-midi, la fièvre se mit à monter et le poulx à s'agiter: le malade faiblissait visiblement. Nous crûmes prudent d'appeler le médecin. C'est alors que je vous envoyai le premier câblogramme. En même temps j'envoyai une dépêche au R. P. Totsuka, prêtre médecin de Tokyo et ami du Père Proulx, le priant de venir le plus tôt possible. Le Père Totsuka arriva le mardi matin à quatre heures et avant même de dire sa Messe, procéda à un diagnostic fort intelligent de son ami malade. Contrairement à son collègue de Kôriyama, il n'essaya pas de nous cacher que le cas était très grave et nous conseilla d'administrer le Père. Mais Mgr Dumas avait déjà pris cette pré-

caution le dimanche soir précédent. Quand on annonça la visite du Père Totsuka, le malade eut un sourire presque imperceptible.

Comme la fin semblait approcher on fit venir les Pères les plus proches: Les Rév. Pères Larose et Egli, de Sendaï, et le Rév. Père Dionne, de Fukushima. Ces trois Pères arrivaient l'après-midi. A six heures le Révérend Père entra en agonie, une agonie très douce. Les six religieuses de l'Immaculée Conception se joignirent aux cinq Pères présents pour réciter les prières des agonisants. Qu'on se représente la scène; elle est d'une émouvante beauté. Un religieux fidèle à ses vœux et à sa règle, un missionnaire tombé sur le champ de son apostolat, dans l'exercice du plus sacré des ministères, se disposant à échanger sa vie d'exil pour la vie de l'éternelle Patrie. Aussi point d'amertume dans nos larmes, point de déchirements dans la séparation. Au contraire la bienheureuse espérance de voir notre cher frère, à la foi invincible et à la charité communicative entrer dans la joie de son Seigneur. Après avoir dit le Rosaire 5 fois, 10 fois peut-être, nous chantâmes les Litanies et le Salve Regina. A la fin de ce dernier chant auquel la voix virginale des Sœurs prêtait une note angélique, notre bon Père, le vaillant et gai compagnon de notre apostolat, expirait et quittait cette terre du Japon sur laquelle il avait tant souffert et tant prié et qu'il aurait pu quitter s'il avait été moins sublime dans son sacrifice. Il était huit heures précises du soir. C'est l'heure où dans beaucoup de couvents de l'Ordre, les religieux avant de se reposer chantent les Complies et le Salve Regina. Quelques minutes auparavant le R. P. Egli plaça devant les regards presque éteints du moribond le Crucifix et à la grande émotion de tous, les yeux s'ouvrirent très grands, prirent une expression illuminée et restèrent attachés jusqu'après le dernier soupir sur l'image sacrée du Sauveur. Pour nous qui avons assisté à cette mort consolante, nous reprendrons avec joie le fardeau de chaque jour, si nous devons connaître la douceur et

la paix d'un pareil soir.

Aidé par le R. P. Lemieux j'eus l'honneur et la consolation d'ensevelir le Père. Pendant ce temps le R. P. Laporte expédiait les dépêches.

Les Pères commencèrent à arriver depuis 4 heures du matin avec le P. Reid jusqu'à 10 heures du soir. Un premier service fut chanté à Kôriyama le jeudi matin à 9 heures et demie. Dès 9 heures, le R. P. Reid fit la levée du corps. Et à 9 heures et demie le R. P. Bissonnette chanta le service assisté des RR. PP. Reid et Laporte. Immédiatement après le service on se rendit à la gare pour transporter les restes à Sendaï. Le long de la route, des chrétiens de Shiroishi et de Ogawara, postes desservis par le Père, se rendirent nombreux à la gare pour déposer des fleurs sur le cercueil et rendre un dernier hommage à leur regretté missionnaire. A Sendaï, environ 150 chrétiens attendaient sur le quai de la gare. On se forma en procession pour suivre le corbillard jusqu'à l'église. Le R. P. Pouget, des Missions Etrangères de Paris, présida à la levée du corps dans l'Eglise de Moto-tera-koji. Le soir à 7 heures les chrétiens des trois postes de Sendaï se réunirent de nouveau à l'église pour prier. Toute la nuit à tour de rôle les Pères se relevèrent allant réciter l'office des morts auprès du défunt. Le vendredi matin à 9 heures Mgr Dumas, administrateur apostolique chanta le service, assisté des RR. PP. Derouin et Tarte. Assistaient au chœur tous les Pères dominicains, le Frère Barthélémy, nos 4 prêtres japonais, le R. P. Deffrennes, ancien curé de Moto-tera-koji et représentant de l'Archidiocèse de Tokyo et 2 Frères des Ecoles Chrétiennes de Hakodaté, le Fr. Laurent, Directeur et le Fr. Liguori. Un bon groupe de Sœurs représentaient nos 4 communautés: 6 Sœurs de Kôriyama, 6 Dominicaines de Tsunogoro cho, Sendaï, 3 Sœurs de St. Paul de Chartres et 2 Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame de Fukushima. Un des prêtres japonais, le R. P. Doi parla avec émotion des vertus du

Père, de ses grandes qualités intellectuelles, et de son grand zèle apostolique, inspirateur d'un ministère fécond et couronné par une mort si visiblement agréable à Dieu et consolante pour tous. Immédiatement après les funérailles, 6 Pères portèrent la dépouille jusqu'au corbillard et l'on se mit en route pour le cimetière des chrétiens de Sendai, où les Dominicains possèdent un terrain. Un long défilé d'une trentaine d'autos suivaient. Là dans ce cimetière désormais reposera le doyen d'âge de ce groupe de missionnaires que la Province a bien voulu envoyer au Japon.

Le lendemain sur la demande des chrétiens de Tsunogoro-cho, on chanta un troisième service dans l'église même du Père. Le Père Reid officia, assisté des Révérends Pères Larose et Egli. Parmi les nombreuses marques de sympathie, signalons celle de Mgr Chambon, l'Archevêque de Tokyo, de Mgr Hayasaka Evêque de Nagasaki et de la Légation Canadienne de Tokyo au nom du Gouvernement Canadien. Les chrétiens ont offert plusieurs messes, les communautés religieuses de riches bouquets spirituels. De sorte que les prières n'auront pas manqué à celui que tous tenaient en très haute estime et en très grande vénération.

Pierre BISSONNETTE, O. P.

L'esprit des livres

F. CAPPELLO, S. J. — « Tractatus canonico-moralis de Sacramentis ». Vol. III. De Matrimonio. Editio tertia. (Taurini, Marietti 1933) 1 vol. in-8, XXVIII-1081. Pretium, Lib. It. 35.

Les traités canoniques du Sacrement de Mariage ne manquent pas. Ils sont nombreux, et quelques-uns sont de toute première valeur, parmi lesquels il nous fait plaisir de mentionner celui du Cardinal Gasparri, dont l'édition nouvelle de 1932 selon l'esprit du Code de Droit Canonique a été judicieusement appréciée dans la Revue Dominicaine d'Avril dernier.

Aujourd'hui c'est le R. P. Cappello qui nous offre une troisième édition de son traité canonico-moral du Mariage. Le succès rapide que les deux premières éditions ont remporté est une excellente preuve de sa valeur. Aussi parmi les ouvrages sur ce Sacrement qui tiennent le milieu entre les manuels et les études poussées à fond, il est permis de le placer au nombre des meilleurs.

L'auteur, très versé dans les sciences juridiques, est manifestement au courant de la littérature du sujet qu'il traite. Il recueille, insère et expose dans ce volume tout ce qui regarde le Sacrement de Mariage au point de vue canonique et moral. Il touche même quelques points de théologie pastorale et de liturgie, quand il en juge le moment opportun. Bien plus, pour ne rien négliger de ce qui a trait au Mariage, il expose la procédure judiciaire dans les causes matrimoniales que le Code renvoie au Livre IV, « De Processibus ». Pour terminer, il donne un bref exposé du Droit matrimonial de l'Eglise orientale, et dans un deuxième appendice il explique le droit matrimonial italien en vigueur depuis le Concordat passé entre le S. Siège et le royaume d'Italie.

Voilà ce qu'on trouve dans ce volume de 1081 pages, qui sera, nous l'espérons, d'une grande utilité à ceux qui s'intéressent à la doctrine canonique et morale du Sacrement de Mariage.

On a déjà fait à l'occasion des deux premières éditions de ce volume quelques remarques sur la méthode d'exposition du R. P. Cappello. Les opinions des théologiens et canonistes, tant anciens que modernes,

sont citées sans réticence ; les instructions, déclarations, et réponses des Congrégations Romaines sont fidèlement rapportées. De tout cela l'auteur tire ses idées à lui, les précise, les développe. Il prend franchement position dans les questions discutées, résout souvent heureusement les points controversés. D'autres fois cependant sa bienveillance pour ses lecteurs va un peu loin. Il désire naturellement et sans doute légitimement les rallier à ses opinions, mais ses expressions deviennent trop fortes, et tendent à nous dispenser de rechercher ailleurs si l'opinion contraire à la sienne n'aurait pas autant de vraisemblance. Par exemple dans la question si âprement discutée du concept d'impuissance, le R. P. (p. 419) après une brève mention des diverses opinions sur le sujet, nous dit que les arguments sur lesquels s'appuient ses adversaires sont très faibles. Bien plus, à y regarder de près, ils ne prouvent rien. J'avoue pour ma part avoir eu une toute autre impression quand j'ai étudié le problème dans « *Medicina Pastoralis* » d'Antonelli, qui est visé ici.

D'autres fois encore, après avoir exposé deux ou trois opinions avec leurs arguments, le R. P. se borne à faire des remarques générales, pour finir aussitôt par une conclusion pratique. C'est utile, mais ce n'est pas toujours suffisant.

Ces remarques faites sur la méthode du R. P. Cappello, il n'en reste pas moins que son traité du Mariage fournit une doctrine excellente dans son ensemble, et donne une orientation générale pour toutes les questions. L'auteur dans sa préface nous promet une histoire du Droit matrimonial. Puisse-t-il remplir bientôt sa promesse. Nous lui ferons bon accueil.

P. Raymond Charland, O. P.

Can. Marius PISTOCCHI: « *De suspensione ex informata conscientia* ». (Taurini, Marietti, 1932). 1 vol. in-8, VIII, 128 pp. Pretium Lib. It. 5.

L'auteur nous donne dans cet opuscule un commentaire soigné des canons qui déterminent le mode de procéder quand il s'agit d'infliger la suspense « *ex informata conscientia* ». M. le Chanoine Pistocchi suit scrupuleusement l'ordre des canons lui-même, sans ajouter aucune autre division. La méthode est assurément bonne puisqu'elle est recommandée par la S. C. des Séminaires et des Universités, mais l'ouvrage y gagnerait en clarté si la disposition matérielle nous permettait de trouver plus facilement ce qu'on y cherche. J'aurais aimé également que l'auteur fit une justification apologétique plus ferme de cette institution canonique si discutée par les ennemis de l'Eglise, et dont

l'application demande tant de tact pour ne pas paraître odieuse. Sans doute il n'a pas manqué d'en parler, mais ce n'est, comme il le dit lui-même, qu'en passant. Au reste, au point de vue exclusivement canonique, le but de l'auteur est atteint, à savoir être utile aux curies diocésaines et aux étudiants en Droit Canonique dans l'usage et l'étude de cette institution.

P. Raymond Charland, O. P.

Robert RUMILLY. — «La Vérendrye, Découvreur Canadien». — vol. in 12. 135 pp. Coll. «Figures Canadiennes», aux éditions Albert Lévesque.

L'éditeur Albert Lévesque travaille à implanter chez nous le genre *biographies romancées*, si florissant en France depuis quelques années. Patriote intelligent autant que zélé, il entend procurer à ses concitoyens de langue française le bienfaisant contact des grandes figures de leur histoire nationale. Et comme il sait que le goût du grand public ne trouve pas son compte dans les austères productions des purs historiens, il prône ce genre plus léger et plus séduisant, où la psychologie de l'écrivain s'exerce à tracer des portraits et à décrire des états d'âme plutôt qu'à échafauder des conjectures sur les faits, et où les charmes du style font oublier la sécheresse de l'érudition. Les érudits regretteront sans doute que la faveur aille à ces productions faciles, et qui ne rendent pas toujours hommage aux travaux antérieurs dont elles sont tributaires, mais que ne mettent-ils un peu plus d'âme dans les leurs!

La présente biographie répond assez parfaitement à cet *idéal*. L'aventureuse carrière du découvreur des Rocheuses, qui tient de si près du roman, se prêtait à souhait à une pareille exploitation. Pierre Gaultier de Varennes de la Verendrye, amoureux d'Anne Dandonneau du Sable, est en quête d'exploits qui lui permettraient de relever sa situation matérielle. Nommé commandant des postes du Lac Nipigon, il rêve de découvrir la fameuse mer de l'Ouest qui conduit au Cathay et à la Chine. La gloire mettra douze ans à venir, mais après combien de recommencements, et au prix de quelles souffrances! Il se dégage du récit de cette grande épopée une leçon de courage et d'endurance dont les canadiens d'aujourd'hui peuvent faire leur profit.

Robert Rumilly est un français qui séjourne à Montréal pour fin de professorat. Son admiration pour le Canada Français nous a déjà valu deux beaux ouvrages: *Ste Anne de Beaupré et Sir Wilfrid Laurier, canadien*, dont le dernier a été accueilli à l'étranger avec une singulière faveur. Il connaît tous les secrets de *littérature française moderne*. Il excelle tout particulièrement à enchâsser de jolis mots

dans des phrases toutes modernes, trop modernes peut-être par les caprices de leur ponctuation.

Oeuvre hautement patriotique et de belle tenue littéraire, ce petit livre est enfin un hommage à la cité des Trois-Rivières, — petite patrie de La Verendrye, — qui s'apprête à célébrer le troisième centenaire de sa fondation.

Thomas-M. Charland, O. P.

P. LIPPERT, S. J. — « L'Eglise du Christ », ouvrage traduit de l'allemand par Régis Jolivet, vol. in 12, 298 pp. Lyon, Paris, E. Vitte, 1933.

Voici un bien beau livre sur l'Eglise. Ce n'est pas un traité apologetique, directement du moins; ni un traité purement dogmatique. Il n'est pas toujours nécessaire, pour faire accepter la vérité, de réfuter toutes les objections soulevées contre elle. Il suffit souvent de l'exposer sous son vrai jour et dans toute sa séduisante beauté: bien des préjugés tombent d'eux-mêmes. Mais encore faut-il que cet exposé soit adapté à l'état des esprits qu'on veut éclairer, et fait dans une langue qu'ils peuvent comprendre. Tel est celui que fait le P. Lippert du problème de l'Eglise. Il s'adresse évidemment à des universitaires allemands, travaillés par le besoin religieux et férus d'histoire. Aussi la note psychologique et la note historique y sont-elles fortement accentuées. Sans prétendre éclaircir le mystère de l'Eglise, il en fournit une explication humaine capable d'aplanir les voies aux esprits les plus exigeants. Outre l'essentiel des grandes thèses de l'ecclésiologie, on y rencontrera des aperçus synthétiques sur l'histoire de l'Eglise dont la justesse ne pourra manquer de frapper les experts en la matière. C'est mieux qu'un livre *fait*, c'est un livre *pensé*. Il me serait difficile d'en évaluer les richesses. Je le comparerais volontiers à *L'esprit de la liturgie* de Romano Guardini et au *Vrai visage du Catholicisme* de Karl Adam (eux aussi traduits de l'allemand), auxquels il s'apparente par la profondeur et l'originalité des vues. Je souhaite qu'une traduction anglaise vienne étendre le bénéfice de sa lecture à un autre groupe si important de non catholiques. Les catholiques eux-mêmes s'expliqueront, en le lisant, le prestige de plus en plus grandissant de l'Eglise et apprécieront mieux le bonheur et la sécurité d'y appartenir.

Thomas-M. Charland, O. P.

Abbé Pascal POTVIN. — « Pour l'Amour du Grec », — Editions Albert Lévesque, Montréal, 1933, (prix: \$1.00).

*« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage!
Ou comme celui-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné plein d'usage et raison
Vivre entre ses parents le reste de son âge! »*

Ce sont ces vers de Joachim Du Bellay qui me sont revenus tout naturellement à l'esprit en fermant le récent ouvrage du docte et spirituel abbé Potvin. Mais j'ignorais jusqu'ici que mon ancien professeur de silence et d'exactitude, devenu « fervent humaniste », n'avait pas su résister aussi bien aux bercements des mers antiques sur l'Iphigenia, qu'à ceux de l'Atlantique sur l'Empress of Australia. Quant à sa croisière en Grèce, « Pour l'Amour du Grec » — ou celui des lettres canadiennes et de nos humanités traditionnelles — nous avons soupçonné qu'il devait la méditer, lorsque nous le vîmes à Rome au printemps de 1930, promener un air recueilli dans les chauds salons du Collège Canadien. Et je me rappelle qu'un ami de l'auteur lui donnait ce conseil en lui faisant ses adieux au parloir du Collège Angélique : « Si vous ne voulez pas que vos élèves prennent en dégoût les beautés littéraires que vous leur offrez chaque jour dans les classiques latins et grecs, commencez par les leur faire aimer, autrement, ils en viendront à exclure pour toujours de leur bibliothèque, Virgile et Homère considérés comme inabordables ».

Combien de bacheliers des lettres n'ont goûté la douceur du « Tityre, tu patulae recubans... » que longtemps après leur sortie du collège, c'est-à-dire, lorsqu'ils sont parvenus à oublier l'ambiance trop aride du fastidieux « mot à mot » dont deux ou trois exercices suffisaient à gâter les plus grands chefs-d'œuvre mis entre les mains des écoliers. Combien d'autres, se privant ainsi des tout premiers éléments nécessaires à la formation du goût littéraire et artistique, ne retournent jamais à leurs classiques, pour en avoir été littéralement écœurés pendant leur cours par une méthode défectueuse de traduction et d'explication. D'autres chez qui le feu sacré a résisté aux multiples influences capables de l'étouffer vingt fois reprennent leurs classiques à une époque où il faudrait ajouter encore aux quatre meilleures années de l'adolescence, une ou deux autres années de préparation. Le temps fait défaut alors et ce qui se présente à la mémoire d'un grand nombre en évoquant une églogue de Virgile ou un chant d'Homère, ce ne sont pas les abeilles de l'Hymette distillant un miel divin, ni les taureaux aux larges fronts qui foulent sur le sol uni d'une aire les épis d'orge blanche, mais bien l'atmosphère enfiévrée d'une salle d'étude, avec la perspective d'une heure de retenue si la page de version réglementaire n'obtient pas les deux tiers des points alloués.

La première partie du livre de l'abbé Potvin, « Avant la Croisière »,

visé à prévenir cette lacune. Il y a là une défense discrète et raisonnée de nos humanités traditionnelles bien comprises: « A l'occasion (de l'explication d'un texte) on pourra comparer les tendances religieuses de deux auteurs, de deux époques ou même de deux cités. Digression en apparence, mais il est de fait que le plus intéressant pour l'élève, c'est « ce qui n'est pas dans le livre ». L'histoire des religions dans « Christus » donne de beaux résumés dont le schéma se mettra facilement au tableau noir et prêterà à un utile développement sur le sujet. Quand ce ne serait que pour habituer l'élève à laisser le dictionnaire et le mot à mot et à élargir ses horizons! Il lui en restera sinon des notions bien précises, du moins le soupçon que ces questions existent: habitude d'esprit précieuse pour l'avenir ». (page 24). Et comme conclusion de cette première partie: « Le commentaire historique est une étude intéressante en elle-même comme tout ce qui livre un secret et la vie. Il donnera à l'élève l'habitude de voir plus haut et plus loin qu'un mot, plus haut et plus loin qu'une idée, il aiguïsera son sens critique en même temps que son horizon intellectuel s'élargira. Sans cela, le poignet aura pris de la vigueur à manier les gros dictionnaires, l'esprit aura fonctionné pour un travail ingrat et gardera sûrement un entraînement précieux de cette gymnastique intellectuelle sur les textes. Ce n'est pas assez; faisons en sorte que vos élèves gardent au moins le soupçon qu'il y a de belles choses à goûter. S'ils avaient le désir de revenir à leurs classiques grecs... plus tard, ce serait un triomphe. Est-ce vraiment trop exiger de l'explication grecque bien faite? (page 50).

L'on aimerait toutefois qu'à ces cinquante premières pages où l'on sent bien que l'auteur a voulu toucher à toutes les questions qui intègrent son sujet, il en eût ajouté cinquante autres destinées à éclairer de façon plus complète et plus précise certains aspects particuliers. Reste par exemple la question du danger qui résulte pour les jeunes d'une fréquentation trop assidue des auteurs païens. Cette question que plusieurs peut-être considèrent comme périmée depuis les ardentes polémiques qu'elle a provoquées en France et en Italie, il y a un demi-siècle, restera toujours pendante, tant qu'il y aura parmi les plus imaginatifs et les plus sensibles, des écoliers beaucoup plus enclins à rêver aux nymphes qui peuplèrent la grotte de Calypso qu'à la vanité et à l'ostentation des dieux de l'Olympe. La méthode apologétique négative et indirecte dont l'auteur nous fait très bien voir d'ailleurs l'opportunité et l'urgence dans l'explication des textes païens, reste cependant moins efficace que la méthode positive et directe. C'est pourquoi les instituteurs des collèges chrétiens ont voulu opposer aux poisons subtils des auteurs païens ou même simplement profanes, l'antidote des auteurs positivement chrétiens, c'est-à-dire qui offrent par le sens même de leurs écrits, sans l'aide d'aucun commentaire, l'exposition d'une vérité dog-

matique ou morale. Et pour arriver à ce résultat, l'on a introduit dans le cours de lettres une explication des Pères Grecs. L'on ne peut s'empêcher de regretter que « Pour l'Amour du Grec », ne fasse aucune allusion à ces piliers de l'Eglise qui furent en même temps d'excellents humanistes.

D'autres reprocheront à l'auteur de n'avoir pas suffisamment mis en lumière l'aspect strictement philosophique de la civilisation grecque. Les réflexions et commentaires se limitent à l'architecture, à la sculpture, au théâtre et à l'éloquence. Platon n'est mentionné que quelques fois et bien incidemment; Aristote n'est nommé qu'une seule fois. Et pourtant, une fois le cours terminé, ces noms-là reviendront plus fréquemment pour la majorité des élèves, que ceux de Périclès, d'Eschine et de Sophocle. Mais enfin l'auteur n'était pas tenu de faire passer dans son livre tout ce que ses nombreux lecteurs et amis désireraient y trouver. Déjà ce n'est pas un moindre mérite d'avoir pu faire revivre dans nos mémoires quelques joies de ce cours de lettres que l'on fait mine de ne jamais regretter, de mépriser parfois, même en le revivant en sourdine.

« Pour l'Amour du Grec » est d'une lecture facile et entraînante. Une érudition qui garde le sourire y sema des traits de spirituelle bonhomie. Dans le récit de « La Croisière en Grèce », l'auteur fait preuve d'une connaissance parfaite des nombreuses virtualités de la langue française; nouveau témoignage en faveur de l'étude du Grec pour former au maniement du Français... « Il m'a fallu reprendre place dans notre autobus de ce matin: Asclépios me joue ce vilain tour. Des 15 que nous sommes, sur les banquettes placées face à face, je suis le seul à ne pas dormir et encore... seulement pour qu'il y en ait un à venir le dire. Effet conjugué du vin et du soleil de Grèce! A Colonis — le joli nom pour un joli hameau — une petite église dans un repli de terrain. Ses murs sont de toute matière, morceaux de marbres, pierre grise et tuf rouge, tout cela noyé dans le mortier. De près, c'est un mélange bizarre; de loin, on ne retient que le reflet de ses marbres et du clocheton massif qui domine les deux nefs en croix. Aux beaux jours d'Epidaure, un autel y rappelait déjà une légende Asclepienne... » (page 147). Le reste est à l'avenant.

L'on pourra se procurer « Pour l'Amour du Grec » aux Editions Albert Lévesque. Le livre fait partie de la collection « Les Jugements », et est enrichi d'une bienveillante préface de S. E. Mgr Courchesne qui recommande avec l'autorité que lui donne sa carrière et son expérience « un livre propre à intéresser non seulement nos professeurs, mais encore tous ceux qui aiment à se renseigner sur ce que pensent et ce que s'imposent nos maîtres de l'enseignement secondaire ».

Albert Saint-Pierre, O. P.

Marthe de FELS — « Vauban » — (Librairie Gallimard, Paris).

Le livre nous est parvenu récemment, hommage de l'auteur. Il respire un âcre et vivifiant parfum du terroir, et recèle tout le charme de « la route de France ».

Madame Marthe de Fels est un écrivain original, à qui, une merveilleuse souplesse de pensées et une richesse inattendue d'expressions permettent de styler des personnages ondoyants et divers. Avec un art discret, et une souriante mais profonde psychologie, elle trace des portraits réalistes, très élégants. Sa pointe est fine et vibrante.

Pour peindre un Claude Monet, le génial peintre de l'atmosphère, Marthe de Fels avait adopté la « manière » moderne : touches délicates, coloris dégradé, luminosité d'impressionniste, acuité d'observation, le tout teinté du plus pur classicisme.

En traits fermes, vigoureux, sans sècheresse, dans un style toujours parfait avec quelque chose d'un peu archaïque, cette fois. Madame Marthe de Fels reconstruit ici, peut-être trop sommairement, la forte et pittoresque physionomie du grand Bâisseur de la France : Vauban. L'auteur y met tout son cœur de femme et de Française, ainsi la note sincère d'émotion et de sentiment, tempère le « fond » érudition et histoire, sur lequel se découpe l'étrange figure « du bonhomme Vauban, préservé par son rude revêtement d'homme du Morvan, par l'intégrité même de sa nature paysanne, qui fut à lui seul un monde et comme un fief d'un seul tenant, un de ces êtres inexplicables sinon par eux-mêmes ; et, dont la Bruyère disait qu'ils composent seuls toute une race ».

On sent que la Comtesse Marthe de Fels, type parfait de la grande Française moderne, a admirablement compris l'âme héroïque de ce rude Français du Grand siècle. « Et passante anonyme sur la terre de France, écrit-elle, j'ai mis mon pied de femme dans la solide empreinte de votre pas de Celte qui sut chausser pour nous la sandale romaine... La France était alors la même. Dans la lumière sainte de midi, la terre illustre et patiente alliait ses vivants à ses morts. La France aux blés, la France aux vignes, la France aux bois était la même, où le manant taillable et corvéable voyait passer l'homme au grand cœur, le Bâisseur en proie à son souci. L'épervier tirait son ombre sur la plaine, ou « le Meunier, son fils et l'âne » cheminaient. L'abeille aux champs faisait son miel. Et vous, Le Prestre de Vauban, vous faisiez de la France, comme un autre des fables... Dormez en paix, Vauban, car votre parole a pris en nous ».

La parole claire et cursive de Marthe de Fels prend aussi en nous.

Et nous aimons l'entendre vibrer dans ces livres: hier, Claude Monet, Rameau, aujourd'hui, Vauban, demain Vatel, garçon pâtissier, et Poussin, premier peintre du Roi.

Berthe Delisle.

Chan. Edouard THAMIRY. — « Les vertus théologiques ». — *Leur culture par la prière et la vie liturgiques.* In 8° couronne, 250 p. Aubanel Aîné, 15, Place des Etudes, Avignon, 1933. Prix à l'étranger: 15 fr.

Ce nouveau volume du chanoine Thamiry recevra sans doute un bon accueil de tous ceux qui s'intéressent au mouvement liturgique.

Au cours de ces 250 pages l'auteur s'efforce de mettre en relief les ressources de la liturgie pour développer en nous les vertus théologiques et les avantages de la mieux connaître afin d'en imprégner toute notre vie chrétienne. « Par la prière et la vie liturgique l'Eglise propose une méthode d'ascétisme qui conduit à la perfection chrétienne, elle nous y mène sans cesse par la culture simultanée de toutes les vertus, principalement des vertus théologiques. Cependant à diverses époques elle met l'accent, sur l'une ou l'autre, vers laquelle elle dirige avec une préoccupation visible notre attention, afin de nous la faire mieux connaître, mieux aimer, mieux pratiquer ». Ainsi pendant l'Avent l'Eglise s'applique à fortifier en nous la vertu d'espérance; puis avec Noël s'ouvre le cycle de la Foi; les principaux mystères sont présentés à notre méditation, toute la vie du Sauveur se déroule sous nos yeux; et pour répondre efficacement au désir de l'âme rachetée, l'Eglise inaugure le cycle de la charité, cette vertu qui doit animer sans cesse nos efforts chrétiens et donner à nos actes leur valeur surnaturelle. L'année liturgique débute dans l'espérance pour se terminer par le triomphe de la charité.

L'auteur a choisi un style sobre et clair où la psychologie fournit à l'ascétisme une base rationnelle pour nous convaincre de l'utilité de la liturgie, de sa bienfaisante efficacité en vue d'assurer aux vertus théologiques un complet épanouissement. C'est une lecture à la fois intéressante et salutaire.

B. V.

Abbé CATESSON, p. s. s. — « Entretiens Evangéliques ». — pp. X-178. — Lethielleux, Paris, 1932.

Après quarante ans de ministère paroissial, l'abbé Catesson dédie aux paroissiens de Saint-Sulpice et présente au public une première série d'entretiens, inspirés par la vie et la prédication du Christ. L'ou-

vrage, dont l'auteur a voulu exclure toute « prétention scientifique et exégétique », se divise en trois parties : 1) Quelques unes des sentences de Jésus-Christ ; 2) Quelques unes des paraboles de Jésus-Christ ; 3) Quelques uns des miracles de Jésus-Christ.

Le choix des sentences du divin Maître, est très propre à rappeler aux fidèles leurs principales obligations religieuses, et à les exciter à une vie plus vertueuse. De même, l'explication des principales paraboles utilisées par le Christ dans la prédication, leur en fait mieux comprendre le sens et la portée, et les enseignements d'ordre moral qui en découlent. — L'examen de quelques uns des miracles de Jésus, en même temps qu'il leur révèle l'extrême bonté et l'infinie miséricorde du Sauveur, rappelle les leçons qui s'en dégagent.

L'abbé Catesson a voulu tirer de ces sentences, paraboles, et miracles de Jésus des enseignements destinés à faciliter aux chrétiens la pratique de la vertu, et à adoucir les rigueurs de la lutte de cette vie. La façon toute simple de raconter les faits et de les expliquer lui permet d'atteindre toutes les âmes désireuses de mieux servir le Christ.

Et l'auteur continue ainsi dans son livre un apostolat que nous désirons voir s'épanouir en fruits d'amour et de zèle dans l'âme de ses lecteurs.

Ls-M. L.

Chan. E. DUPLESSY — « Cours de Religion » — IIIe Série
— Les Sacrements à recevoir — Pierre Téqui, 82,
rue Bonaparte, Paris VIe.

Ce troisième volume ferme la série des cent cinquante-six instructions, en forme de petits prênes. Déjà, l'auteur nous avait montré la nécessité de vivre surnaturellement. Ici, il nous offre les moyens de réaliser cette vie en chacun de nous la grâce et les sacrements. Les principales questions relatives à chacun des sept Sacrements sont traitées.

Que le lecteur ne cherche pas dans ces pages l'originalité ou la minutie scientifique. Ce n'est pas le but de l'auteur. Il s'agit de petits prênes, donc d'une doctrine simple, claire et concise. Le souci apostolique est bien marqué : chaque vérité est lumineuse et facile à retenir. C'est un cœur à cœur entre le pasteur et ses ouailles. La forme catéchistique avec son air enfantin est bannie de même que les déconcertantes démonstrations théologiques.

Le Droit Canonique exprime le vœu d'une prédication régulière et doctrinale. Là où l'Ordinaire en fait une ordonnance spéciale, il n'y a pas à échapper. Alors, l'embarras fréquent du pasteur, aux prises

avec un ministère débordant, sera diminué d'autant s'il a en main une série autorisée et bien faite : telle la série de Monsieur le Chanoine Duplessy « Cours de Religion » en forme de petits prênes.

V. Daviau, O. P.

R. P. MEYNARD, O. P. — « Catéchisme de la vie chrétienne Intérieure et religieuse » — Nouvelle édition, publiée par les soins du T. R. P. Lehu, O. P. P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (VIe).

Au titre de ce volume — titre qui promet déjà beaucoup —, l'auteur ajoute un sous-titre non moins significatif : *Courtes réponses doctrinales et pratiques*. Nous avons, dans ces pages, le résumé de deux traités précieux précédemment publiés par le R. P. Meynard : « Traité de la vie intérieure : *petite somme de théologie ascétique et mystique, d'après l'esprit et les principes de saint Thomas d'Aquin*. — *Réponses canoniques et pratiques sur le gouvernement et les principaux devoirs des religieuses à vœux simples* ».

Ce plan comprend ainsi un grand nombre de questions touchant la vie chrétienne et intérieure, et, en général, tout ce qui concerne la vie religieuse. De là, deux parties :

1° Notions préliminaires sur la vie chrétienne — *sur la vie intérieure*, — *sur la vie religieuse*; — 2° Vocation et noviciat, — *obstacles*, — *profession et principales obligations qu'elle impose*, — *moyens d'acquiescer et d'alimenter la perfection religieuse*, — *vertus et dons du Saint-Esprit*.

On le voit, ce livre est d'une utilité générale : il rendra service à tout lecteur soucieux de mieux comprendre la vie chrétienne et intérieure, aux novices, aux religieuses ; ajoutons indispensable à ceux qui sont appelés à diriger les Communautés — Supérieurs ou Supérieures, confesseurs, directeurs. Ces derniers trouveront là des sujets à développer dans leurs Instructions ou Conférences.

Catéchisme : Titre bien modeste, mais qu'il faut entendre en ce sens que les riches enseignements que nous donne le R. P. Meynard sont présentés sous la forme de réponses très courtes, mais substantielles aux questions posées elles-mêmes en termes précis.

R. P. L. HONORÉ, S. J. — « Elle... et toi, jeune homme! » — Un volume in-12, 232 pages sur beau papier Prix : 10 francs, aux éditions Casterman, 66, rue Bonaparte, Paris (VIe).

Voici un excellent ouvrage que nous ne saurions trop recommander aux jeunes gens et que nous signalons tout particulièrement à l'attention des parents, des directeurs spirituels, des éducateurs et de tous ceux, prêtres et laïcs, qu'un contact permanent avec la jeunesse masculine, — soit dans les groupements de jeunesse catholique, les patronages, cercles d'études, cercles militaires, etc... — amène tôt ou tard à éclairer cette jeunesse et à la renseigner sur l'importante question de l'éducation de la pureté.

De nos jours, par le fait d'une éducation beaucoup plus libre qu'autrefois, ce problème a pris une acuité particulière. Les jeunes gens ne se tiennent plus pour satisfaits par de simples conseils, fussent-ils les plus judicieux : ils veulent comprendre pour quelles raisons il leur faut agir de telle ou telle façon ; ils exigent la justification de la ligne de conduite qu'on leur enjoint de suivre.

C'est pourquoi, en face de cette mentalité nouvelle, un livre *nouveau* s'imposait. Le voici : *il est clair, substantiel, moderne* et s'écarte résolument des chemins battus en pareille matière. Son titre est une synthèse : le livre est tout entier basé, en effet, sur la différence des psychologies masculine et féminine et l'attraction qui en résulte. Il aborde de front la « *question* » que tout jeune homme, entre quinze et dix-huit ans, s'est posée à soi-même, et la résout de façon pleinement satisfaisante.

Elle... et toi, jeune homme! est le premier paru d'une série d'ouvrages du même genre que nous annoncent les éditeurs et qui seront destinés spécialement à la jeune fille, aux époux et fiancés, aux parents et aux instituteurs, aux prêtres.

Albert GOOSSENS, S. J. — « PRIE » — *Quelques conseils — Paraphrase du Pater, de l'Ave, du Gloria. Mystères du Rosaire.* — Une brochure in-16 de 60 pages. — Prix : fr. 1-25. — Société S. Jean l'Évangéliste, Desclée & Cie, Tournai (Belgique).

La prière nous est nécessaire. Elle est un devoir de justice envers Dieu et elle contient, en germe, la guérison de tous nos maux. Bien faite, elle nous apporte aussi la solide consolation que donne toujours le contact intime avec la Divinité.

Mais la prière est un art. Le grand Maître en est sans doute le Saint-Esprit qui, au plus profond de notre cœur, « prie pour nous par des gémissements ineffables ». Cependant l'âme y garde aussi, ordinaire, son rôle actif. Pour le bien remplir, une certaine technique est singulièrement utile. L'auteur de cette brochure s'efforce de l'inculquer.

Il s'adresse directement à la jeunesse. Mais l'âge mûr pourra tirer heureux parti des conseils qu'il donne et des prières qu'il paraphrase. Il a fait sienne la maxime de Saint Grégoire: « Présenter les choses de telle sorte, qu'elles soient claires pour les plus ignorants et cependant ne laissent pas d'être profitables à ceux qui connaissent ».

R. P. Gérard GOULET, S. J. — « L'Héroïque Aventure de saint René Goupil et de saint Jean de la Lande, de la Compagnie de Jésus.

Septembre ramène la fête de nos saint Martyrs canadiens. L'occasion est bonne de stimuler leur culte, de faire mieux connaître leur vie héroïque, de rappeler leurs vertus. Il en est deux, dans ce groupe de huit, dont l'existence a été plus effacée, car ils n'étaient prêtres ni l'un ni l'autre: René Goupil et Jean de la Lande. Que d'héroïsme cependant, que de sainteté dans leur vie! Quel exemple entraînant pour tous ceux qui, sans être revêtus du caractère sacerdotal, veulent vraiment servir Notre-Seigneur.

Cet exemple, le P. Goulet nous le met sous les yeux. En des pages brèves mais pleines, dans un style alerte et imagé qui plaira aux jeunes à qui il s'adresse, l'auteur retrace les principales étapes de la carrière des deux saints martyrs et nous l'offre comme modèle. Cette brochure élèvera et stimulera les âmes. Il faut la répandre dans tous les milieux. Elle se vend 10 sous l'exemplaire, à L'ACTION PAROISSIALE, 4260, rue de Bordeaux, Montréal.

R. P. L. HONORÉ, S. J. — « Lui... et Toi, Jeune Fille! » —
Un volume in-12 de 272 pages, sur beau papier. —
Prix: 10 francs — aux Editions Casterman, 66, rue Bonaparte, Paris (6e).

A temps nouveaux, mœurs nouvelles! C'est une constatation de fait que rien ne changera; il suffit de regarder autour de soi pour se convaincre que cet axiome a conservé toute sa valeur. Aucune famille, aucun milieu n'est à l'abri des répercussions qu'entraînent ces mœurs nouvelles et, en matière d'éducation, il y a un monde entre la vie que menaient nos mamans, à leur seizième année, et celle qui s'offre à nos jeunes filles d'aujourd'hui.

C'est pour celles-ci, pour les adapter à ces *mœurs nouvelles* et les aider à en prévenir les dangers que le R. P. Honoré S. J. a écrit cet excellent ouvrage, qui fait suite d'ailleurs au livre du jeune homme, publié chez les mêmes éditeurs, sous le titre de « ELLE, ET TOI JEUNE HOMME! »

La formation *solide, éclairée, complète* qui leur est devenue *nécessaire*, ce livre la leur donnera.

C'est sa principale qualité: il place la jeune fille moderne en face de tous les dangers qui menacent son intégrité physique et morale et, par un *enseignement précis*, basé sur la différence des psychologies masculine et féminine — ce qui constitue en fait la grande nouveauté de cet ouvrage et lui donne le pas sur toutes les autres publications de cette nature — *justifie* l'attitude qu'il lui convient de prendre. Et ceci explique la synthèse du titre: LUI, ET TOI, JEUNE FILLE!

Ce livre sera lu avec très grand profit, non seulement par toutes les jeunes filles, mais aussi par les parents, les directeurs spirituels, les dirigeants d'œuvres féminines, les institutrices etc...

A. C.

Accusés de réception

1° *Almanach du propagateur des trois « Ave Maria »* pour 1934, illustré.

2° *Almanach du petit propagateur des trois « Ave Maria »*. Bureau du Propagateur, à Blois (L.-et-Ch).

Sa Majesté la Presse, par le R. P. G. Hoornaert, S. J. 31 p. La Cie Générale d'Imprimerie 97, rue de Molenbeek, Bruxelles. 1933

Encouragez nos annonceurs.

RAISONS DE PAYER PAR **Dominion** CHÈQUES

Il y a plusieurs raisons incitant à payer par chèques :

1°. La méthode qui consiste à payer par chèque fournit un vérificateur constant. Vous n'avez pas besoin d'apporter de grosses sommes avec vous et de craindre les voleurs.

2°. En payant par chèques, vous avez un reçu légal pour chaque paiement effectué.

3°. Si vous payez par chèques, vous avez habituellement un frein à vos dépenses, frein que vous n'auriez pas si vous gardiez de l'argent liquide en poche.

Grâce à votre livre de banque, vous savez constamment ce que vous avez dépensé et combien vous avez en disponibilité.

La Banque Provinciale du Canada

GERANT
Edm. Leblanc

SUCCURSALE
St-Hyacinthe, Qué.

ASGRAIN & HARBONNEAU Limitée

PHARMACIENS EN GROS.

Fabricants Chimistes — Instruments de Chirurgie. —
Instruments pour Dentiste.

30 est, rue Saint-Paul,

MONTREAL.

Demandez notre Catalogue.

Dominion Blank Book Co.

LIMITED
SAINT-JEAN, Qué.

Manufacturiers de livres à feuilles mobiles,
Livres de Comptabilités reliés.

ENVELOPPES

Notre catalogue vous sera envoyé sur demande.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Magasin: 401

TELEPHONE BELL

Résidence: 439J

J. D. DESROSIERS

MARCHAND DE CHAUSSURES

pour toute la famille.

Motto: Service — Courtoisie et Qualité.

143, rue Cascades,

ST-HYACINTHE

Je peux vous fournir tout ce qui peut vous être nécessaire
en chaussures et en bas.

AUSSI AGENCE DE RADIOS.

Desmarais & Robitaille Limitée

Ornements d'église et Articles religieux

70 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

121, Rideau, Ottawa

95, Chruch, Toronto

Nos maisons d'Ottawa et de Toronto peuvent expédier des vins pour
fins sacramentelles dans toutes les parties de la puissance du Canada.

Téléphonez ou écrivez à

L'ECOLE COMMERCIALE PRATIQUE COTE

rue SAINT-DENIS

120a rue NOTRE-DAME

SAINT-HYACINTHE

ou à

TROIS-RIVIERES

Tél: 654

Tél: 925

pour avoir tous les renseignements concernant notre
COURS COMMERCIAL bilingue — rapide — pratique.

DONAT COTE, Directeur.

Dentiers, Ponts, Obturations
de tous genres.

RAYONS "X"

Ouvrage de première classe
seulement**Dr J.-A.-ERNEST DAIGLE, B.C.D.**

CHIRURGIEN-DENTISTE

Membre du Dispensaire Antituberculeux des comtés de Saint-Hyacinthe
et Rouville.

Spécialité: Chirurgie Buccale, Extraction

Dentiers le même jour sur engagement.

Prix raisonnables

Satisfaction garantie

Ouvert de 9 h. a.m. à 9 h. p.m.

79, rue Saint-Anne,

Saint-Hyacinthe

Téléphone 80

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

BOURSE

pour l'entretien à perpétuité d'un missionnaire dominicain au Japon (\$10,000)

Le revenu annuel de la Bourse est destiné à l'entretien à perpétuité d'un missionnaire dominicain canadien qui se dévoue à l'évangélisation de l'empire japonais.

En la fondant en devient

Missionnaire à Perpétuité

Un Bienfaiteur peut être seul fondateur en versant la somme entière.

Plusieurs bienfaiteurs peuvent, en s'associant, contribuer par leur offrande à cette fondation.

Tout Bienfaiteur peut aussi au besoin se réserver une rente viagère sur la somme versée, pourvu qu'elle soit d'au moins \$100.00.

La Bourse pourra porter le nom de son Fondateur ou tout autre nom à son choix: Bourse de Saint-Dominique, Bourse de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, ou encore Bourse, etc...

"Nous voudrions voir la générosité des catholiques s'intéresser particulièrement aux oeuvres dont le but est de venir en aide aux Missions" (Benoit XV).

Les fondateurs de cette bourse devront s'adresser à

L'OEUVRE DES MISSIONS

COUVENT DES DOMINICAINS

5375, avenue Notre-Dame de Grâce, Montréal.

soit pour en connaître les avantages, soit pour l'envoi des souscriptions.

THES
EPICES

CAFES
GELEES

CACAO
ESSENCES

Nos 37 années d'expérience sont une garantie pour vous.

J. A. SIMARD & CIE

5 7 est, rue Saint-Paul — — MONTREAL

MONTREAL et NEW-YORK

Tél: MAin 0103

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

La Revue Dominicaine

Canada \$2.00 par année

Etranger \$2.25 —

Avec le Rosaire, 25 sous en plus

Prix de l'unité: 20 sous

Le Rosaire

Bulletin mensuel publié par les Dominicains

CANADA — Distribué par zélatrices 25 sous par année
Envoyé par la poste 35 sous —

ETRANGER — Par zélatrices 40 sous —
Envoyé par la poste 50 sous —
Prix de l'unité 10 sous

*Toute personne ayant recruté 10 abonnements nouveaux
à la "Revue Dominicaine", recevra le onzième gratis.*

Deux messes sont dites chaque semaine aux intentions des Zélateurs, des abonnés, de la "Revue Dominicaine" et du Rosaire.

Nous donnons de jolies PRIMES aux Religieux, aux Prêtres, aux laïques Zélateurs qui nous envoient des abonnés, à l'une ou l'autre Revue.

Toute personne qui nous enverra pour \$40.00 d'abonnements, aura droit à une affiliation perpétuelle, pour elle-même, ou pour une personne qu'elle nous indiquera, à l'Oeuvre du Noviciat des Dominicains du Canada.

PHARMACIE SAINT-HYACINTHE

PLACE DU MARCHE

165 RUE CASCADES

Drogues et médecines de première qualité. — *Spécialité: LES PRESCRIPTIONS.* — Articles de toilette. — Bonbons, Parfums, etc. — Seul endroit où l'on peut se procurer les fameux remèdes "REXALL". Nos articles de caoutchouc sont reconnus supérieurs. — AGENCES: Articles de photographie, le Kodak EASTMAN.

J.-H.-E. BRODEUR, propriétaire

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Téléphone Bureau: 120

Résidence: 418

J. O. DUPRAS

NEGOCIANT EN

GRAINS, FARINES et GRAINES de SEMENCE

Dépositaire des célèbres farines à pâtisserie

FIVE ROSES et JUBILE

29, rue Laframboise,

— — Saint-Hyacinthe



Facteurs d'Orgues

ST-HYACINTHE, P. Q.

Au-delà de 1500 instruments ont été construits par cette
Maison depuis sa fondation en 1880.

ARTHUR LEDOUX

OPTICIEN-BIJOUTIER

YEUX EXAMINES ET VERRES AJUSTES

AVEC SOIN

SAINT - HYACINTHE, P. Q.

LA MAISON

Dupuis Frères

LIMITÉE

sert avec satisfaction la population de Montréal
et de toute la province.

MAGASINS:

865 Est, Ste-Catherine,
PLateau 5151

COMPTOIR POSTAL:

Coin St-Laurent et St-Viateur
CRescent 3131

TOUT LE MONDE A BESOIN D'ARGENT

Il y a des dépenses prévues: instruction, assurances, souscriptions, vacances, cadeaux. Mais il y a aussi des dépenses imprévues: maladie, accidents, voyages, revers, occasions diverses. Ne vous laissez pas prendre au dépourvu. Quoi que vous ayez, dépensez moins. Ne dissipez pas vos ressources. Le superflu d'aujourd'hui sera peut-être le nécessaire de demain. Mettez de l'argent de côté régulièrement. Ouvrez un compte d'épargne à la

Banque Canadienne Nationale

Actif, plus de 132,000,000.

Succursale à Saint-Hyacinthe

E.-O. DESJARDINS, gérant.

Les laïcs dans l'Eglise

PAR LE R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.

Vous dites de façon claire, condensée, dynamique, tout ce qu'un simple fidèle, à plus forte raison un prêtre doit savoir au sujet de l'apostolat dans le siècle et de l'Action catholique.

Mgr Wilfrid LEBON, P. D.

Professeur à l'Ecole supérieure de
Philosophie de Québec

Tout curé désireux d'obtenir l'aide efficace de ses ouailles n'a qu'à mettre ce volume entre leurs mains.

Abbé J.-Z. DUFORT,

curé à St-Jean de la Croix, Montréal.

S'adresser à L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE

5375 Av. Notre-Dame de Grâce
Montréal.

IMP. L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE.